PNF : ATELIER 5

Comment faire dialoguer des œuvres de statut différent ?
Littérature de jeunesse, littérature classique et littérature contemporaine.

Un exemple : *Réparer les vivants* de Maylis de KERANGAL

Contexte du projet

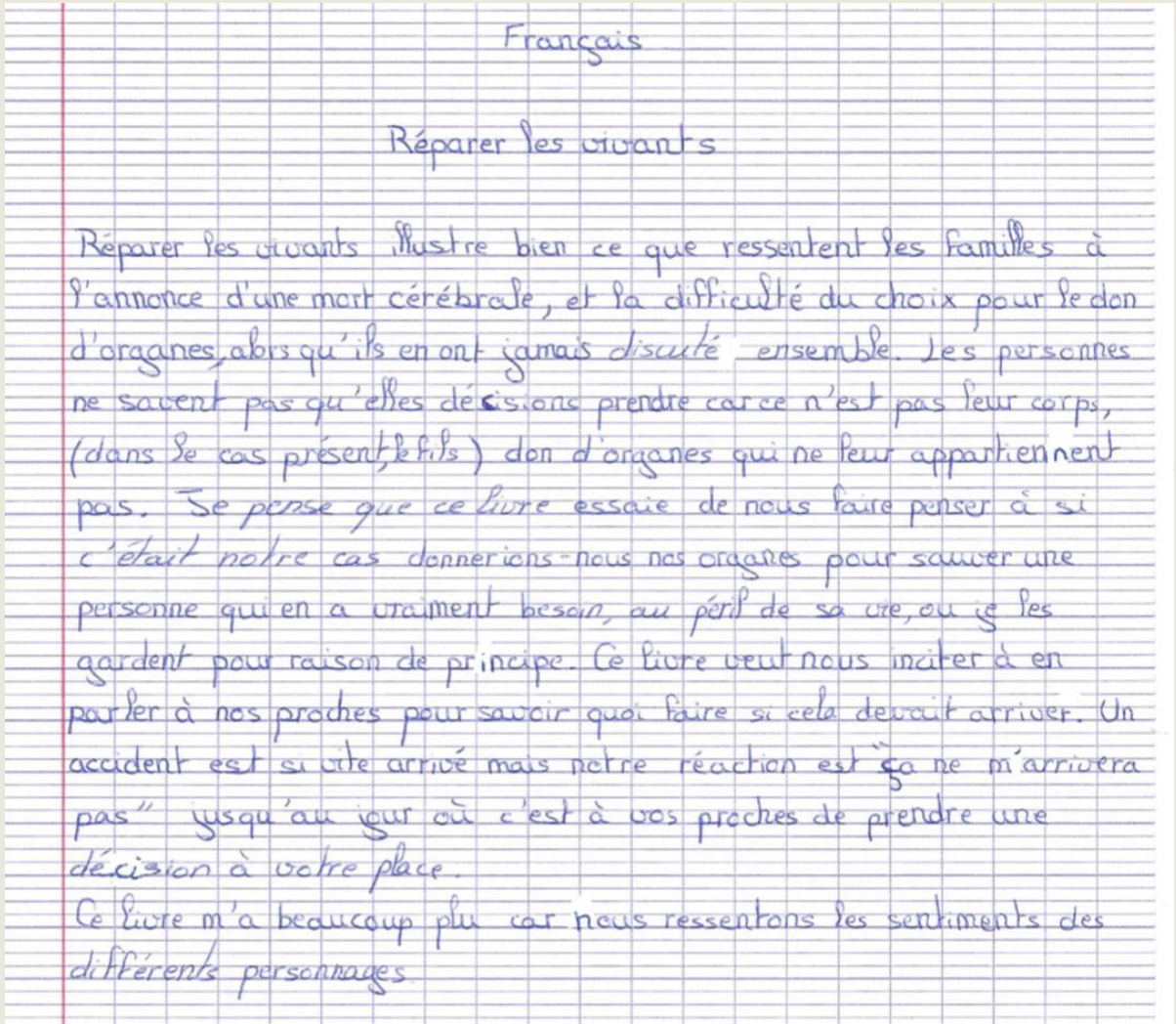
Dans une classe de 1ère S (le projet est préparé en interdisciplinarité avec le professeur de SVT et l'infirmière : travail sur les greffes d'organe, rencontre avec les équipes du CHR de Lens et un patient greffé).

Objet d'étude : le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

Myriam Lobry, lycée Diderot, Carvin

académie Lille
Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ce que disent les élèves à l'issue de leur lecture

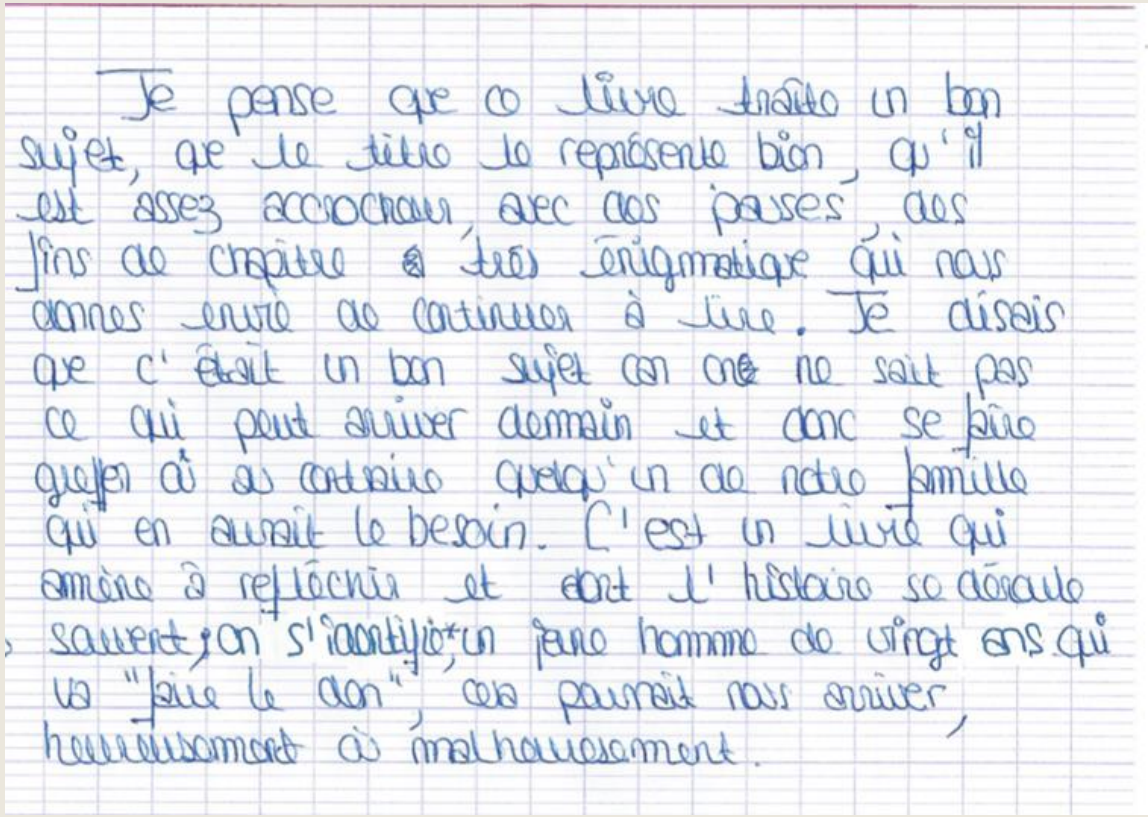


Français

Réparer les vivants

Réparer les vivants illustre bien ce que ressentent les familles à l'annonce d'une mort cérébrale, et la difficulté du choix pour le don d'organes, alors qu'ils en ont jamais discuté ensemble. Les personnes ne savent pas qu'elles décisions prendre car ce n'est pas leur corps, (dans le cas présent, le fils) don d'organes qui ne leur appartiennent pas. Je pense que ce livre essaie de nous faire penser à si c'était notre cas donnerions-nous nos organes pour sauver une personne qui en a vraiment besoin, au péril de sa vie, ou je les gardent pour raison de principe. Ce livre veut nous inciter à en parler à nos proches pour savoir quoi faire si cela devait arriver. Un accident est si vite arrivé mais notre réaction est "ça ne m'arrivera pas" jusqu'au jour où c'est à vos proches de prendre une décision à votre place.

Ce livre m'a beaucoup plu car nous ressentons les sentiments des différents personnages.



Je pense que ce livre traite un bon sujet, que le titre le représente bien, qu'il est assez accrocheur, avec des passes des fins de chapitre à très énigmatique qui nous donnes envie de continuer à lire. Je disais que c'était un bon sujet car on ne sait pas ce qui peut arriver demain et donc se faire greffer ou au contraire quelqu'un de notre famille qui en aurait le besoin. C'est un livre qui amène à réfléchir et dont l'histoire se déroule sauvent; on s'identifie; un jeune homme de vingt ans qui va "faire le don", ça pourrait nous arriver, heureusement ou malheureusement.

Quelques exemples de réponse à la question ouverte: qu'avez-vous pensé de votre lecture? Beaucoup de résumés

Après, même si l'histoire est belle, quelque chose m'a dérangé dans l'écriture, pour moi ~~ils~~ l'auteur a mit trop de figure de style, j'ai trouvé qu'elle "parlait" trop pour en fin de compte

Voire des réactions négatives

pas forcement dire pea

Le style, la police d'écriture, le peu d'espace entre les textes m'ont parfois perturbé dans la lecture. C'est un livre dont j'ai aimé l'histoire car il est en relation (uniquement pour la greffe)* avec le programme de SVT, et sa modernité (paru en 2014) m'ont plus, d'avantage que d'anciens livres littéraires.

- Comment faire en sorte que tous les élèves développent un discours sur la littérarité de l'œuvre ?

- En quoi littérature classique et contemporaine peuvent-elles mutuellement s'éclairer ?

SEQUENCE N° 4 : *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal, 2014

Objet d'étude : le personnage de roman, du XVII[e] siècle à nos jours

PROBLEMATIQUE :

Simon, un personnage entre mort et renaissance ?

LECTURES ANALYTIQUES :

- l'incipit p11-12 (« ce qu'est le cœur de Simon… tout s'est emballé »)

- p62-65 (« - Votre fils est dans un état grave… d'un coma profond)

- AU CHOIX : p 252-255 (« le bloc est prêt…n'existait plus ici ») ATMANE, BELS, BIGAILLON, BORDEZ, BOUDENS, DELQUEUX-THIERRY, DESBIENS, DESMONS, EL ATTAR, KINET

OU p256-259 (« - On peut clamper…. Clampage ! ») BOIDIN, BOUCETTA, CALLENS, CASTELAIN, CHASTIN, COUSSAERT, DECHERF, DUHEM, DUMONT, DELFORGE

- l'excipit p297-298 (« Le travail de suture est enfin achevé… il est cinq heures quarante-neuf. »)

LECTURES COMPLEMENTAIRES ET DOCUMENTS :

- La figure du médecin dans les romans : *Balzac le Médecin de campagne*, Céline *Voyage au bout de la nuit*, Camus *La Peste.*
- L'homme et la mort dans la littérature : Sénèque *Consolation à Marcia*, Villon « la ballade des pendus », Rimbaud « Le Dormeur du val »
- Les cadavres dans l'histoire des arts : la mort de Sarpédon (vase grec), *La Lamentation sur le Christ mort* Mantegna, *Le corps du Christ mort dans la tombe* Holbein le jeune, *La Leçon d'anatomie du professeur Tulp* Rembrandt

LECTURE CURSIVE : *La Peste,* Camus

ACTIVITES PERSONNELLES DE L'ELEVE

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE

Réalisation d'un roman interactif augmenté : les élèves ont ajouté des chapitres et une préface au roman pour créer un livre interactif avec Twine, puis ont réalisé une émission de débat littéraire où se rencontrait M. de Kerangal et son double.

Déroulé de la séquence

- Séance 1 : problématisation de la lecture de l'œuvre

Analyse du titre, lecture analytique n°1 (l'annonce de Révol à Marianne), comparaison avec figures de médecins (Balzac *Le Médecin de Campagne*, Céline *Voyage au bout de la nuit*, Camus *La Peste*), problématisation

- Séance 2 : création d'outils pour avoir une vue générale de l'œuvre

Réflexion sur les personnages, l'onomastique, l'absence de « chapitres »…

- Séance 3 : création du parcours de lecture

Les élèves choisissent les extraits dans l'œuvre pour répondre à la problématique

- Séance 4 : l'homme face à la mort en littérature

Documents complémentaires: Sénèque *La Consolation à Marcia*, Villon « la balade des pendus », Rimbaud, « Le Dormeur du Val »

- Séance 5 : lecture analytique n°2 l'incipit du roman
- Séance 6 : lecture analytique n° 3 (le prélèvement des organes). Documents complémentaires: les cadavres dans l'histoire des arts
- Séance 7 : lecture analytique n°4 (l'excipit). Sur table
- Séance 8 : tâche finale

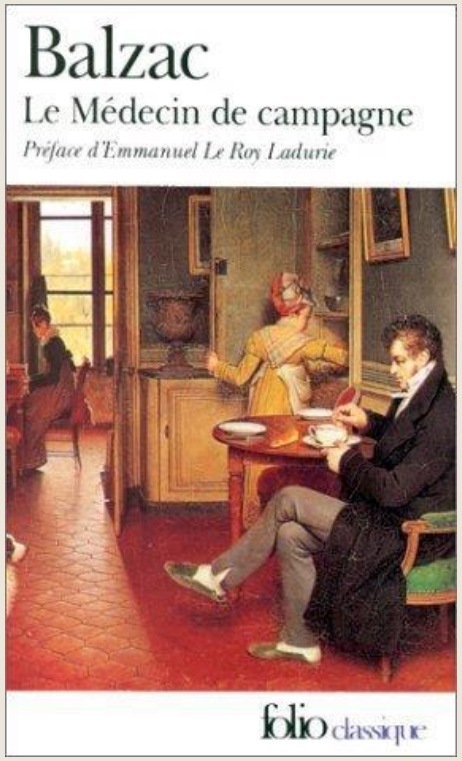
Réalisation d'un livre augmenté (Twine)

Préface ou émission littéraire sur le roman

FOCUS SUR LES SÉANCES QUI CROISENT LITTÉRATURE CLASSIQUE ET CONTEMPORAINE

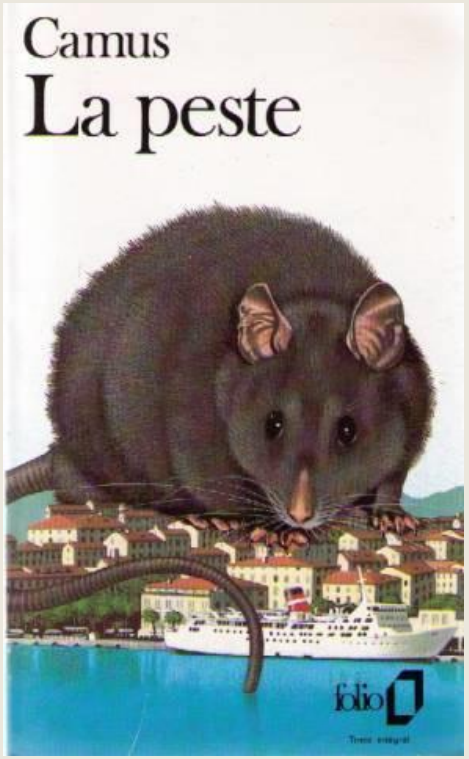
Séance 1 : les élèves problématisent eux-mêmes l'étude du roman en prenant appui sur la littérature classique, et notamment sur le réalisme travaillé en 2de.

- Travail préliminaire sur le titre de l'œuvre.
- Lecture analytique du moment où Revol annonce à Marianne « Votre fils est dans un état grave ».
- Lecture de documents complémentaires.
- Problématisation par les élèves.



Quand Genestas eut éclairé la chaumière, il fut frappé de l'extrême maigreur de cet enfant, qui n'avait plus que la peau et les os. Lorsque le petit paysan fut couché, Benassis lui frappa sur la poitrine en écoutant le bruit qu'y produisaient ses doigts ; puis, après avoir étudié des sons de sinistre présage, il ramena la couverture sur Jacques, se mit à quatre pas, se croisa les bras et l'examina.

Il fallait pressentir que cette maladie tournerait mal. Une espèce de typhoïde maligne c'était, contre laquelle tout ce que je tentais venait buter, les bains, le sérum... le régime sec... les vaccins... Rien n'y faisait. J'avais beau me démener, tout était vain. Bébert passait, irrésistiblement emmené, souriant. Il se tenait tout en haut de sa fièvre comme en équilibre, moi en bas à cafouiller.



L'orage qui secouait ce corps de soubresauts convulsifs l'illuminait d'éclairs de plus en plus rares et Tarrou dérivait lentement au fond de cette tempête. Rieux n'avait plus devant lui qu'un masque désormais inerte où le sourire avait disparu. Cette forme humaine qui lui avait été si proche, percée maintenant de coups d'épieu, brûlée par un mal surhumain, tordue par tous les vents haineux du ciel, s'immergeait à ses yeux dans les eaux de la peste et il ne pouvait rien contre ce naufrage.

Débat des élèves qui cherchent une problématique

Séance 4 : l'homme face à la mort en littérature. Greffer le texte de Sénèque dans celui de Kerangal

Séquence 4 : documents complémentaires. L'homme et la mort dans la littérature

SENEQUE, Consolation à Marcia, XI

Quae deinde ista tuae publicaeque condicionis oblivio est ? Mortalis nata es, mortales peperisti. [...] Decessit filius tuus : id est decucurrit ad hunc finem ad quem quae feliciora partu tuo1 putas properant. Huc omnis ista quae in foro litigat, in theatris spectat, in templis precatur turba dispari gradu vadit : et quae diligis, et quae despicis unus exaequabit cinis. Hoc indicat illa pythicis oraculis ascripta vox : NOSCE TE. Quid est homo ? Quolibet quassu vas et quolibet fragile jactatu . Non tempestate magna ut dissiperis opus est ; ubicumque arietaveris, solveris. Quid est homo ? Imbecillum corpus et fragile, nudum, suapte natura inerme, alienae opis indigens, ad omnes fortunae contumelias projectum ; cum bene lacertos exercuit, cujuslibet ferae pabulum, cujuslibet victima ; ex infirmis fluidisque4 contextum et lineamentis exterioribus nitidum ; frigoris, aestus, laboris impatiens, ipso rursus situ5 et otio6 iturum in tabem ; alimenta metuens sua, quorum modo inopia7 deficit, modo copia rumpitur ; anxiae sollicitaeque tutelae8 , precarii spiritus et male haerentis, quem ex improviso sonus auribus gravis excutit ; periculi semper sibi nutrimentum, vitiosum et inutile. Miramur in hoc mortem, quae unius singultus9 opus est ? Numquid enim, ut concidat, magni res molimenti est ?

Qu'est-ce que cette façon que tu as d'oublier ta condition, et la condition de tout le monde ? Tu es née mortelle, tu as enfanté des mortels [...]. Ton fils a quitté la vie : c'est-à-dire qu'il s'est hâté vers cette fin vers laquelle se précipitent des êtres que tu juges plus chanceux que ta progéniture. C'est là que va, d'un pas inégal, toute cette foule qui fait des procès au forum, regarde des spectacles au théâtre, dit des prières dans les temples. Ce que tu aimes, ce que tu méprises, une même cendre le rendra égal. C'est ce qu'indique la fameuse formule attribuée aux oracles de la Pythie : Connais-toi toi-même. Qu'est-ce que l'homme ? Un récipient que peut briser la première secousse, la première turbulence venue. Il n'est pas besoin d'une énorme tempête pour l'éparpiller ; partout où tu donneras du bélier, tu le briseras. Qu'est-ce que l'homme ? Un corps faible et fragile, nu, naturellement désarmé, nécessitant une aide extérieure, lancé et exposé à toutes les injures de la fortune ; quand il a bien exercé ses bras, il est pâture pour le premier fauve venu, il est victime de n'importe qui ; il est composé de substances molles et inconsistantes et ne brille que par ses traits extérieurs ; il ne supporte ni le froid, ni le chaud, ni l'effort, mais finira, en revanche, dans la pourriture par le croupissement et l'inaction ; il redoute ses propres aliments, dont le manque l'affaiblit, dont l'abondance le fait éclater ; il veille sur lui dans l'anxiété et l'angoisse, son souffle est précaire, mal lié à son corps, et un son puissant dans les oreilles l'arrête net ; il nourrit, sans cesse, pour lui-même des dangers, comme un être plein de vices et inutile. Dans cet être, la mort nous déconcerte, elle qui est l'œuvre d'un seul hoquet ? Faut-il donc, pour qu'il s'effondre, un effort colossal ?

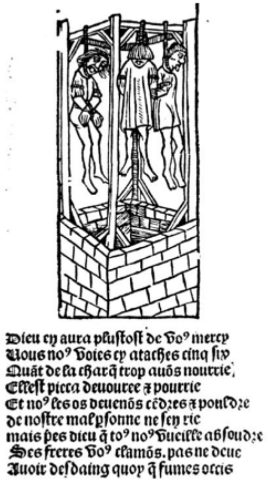
L'Épitaphe de Villon ou " Ballade des pendus " (vers 1431-après 1463)

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
Quant à la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !



Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, Poésies

Comment pourraient-il seulement l'envisager, cette mort de Simon, quand sa carnation est rose encore, et souple, quand sa nuque baigne dans le frais cresson bleu et qu'il se tient allongé les pieds dans les glaïeuls ? (p108-109)

Simon risque un regard sur le côté, la peau de Juliette est toute proche, finement grenée sous le blush, sa peau est vivante, ses cheveux sont vivants, sa bouche est vivante comme le lobe de son oreille percé de pacotille, elle a dessiné un trait d'eye-liner compact au ras des cils, un faon, tu connais François Villon, le *Ballade des pendus* ?,il secoue la tête, je crois que non, elle porte ce jour-là un rouge à lèvres framboise, Frères humains qui après nous vivez, N'ayez les cœurs contre nous endurcis, tu vois ou pas ? p146

L'intertextualité est présente dans le texte de Kerangal : les élèves la prolongent.

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, 2014

Le docteur Révol a appelé Marianne ; après avoir temporisé, il lui annonce l'état de mort cérébrale de son fils.

- Votre fils est dans un état grave.

Aux premiers mots prononcés – timbre clair, cadence calme - , Marianne appuie ses yeux – secs- dans ceux de Révol qui la regarde idem, tandis que sa phrase se met en branle, tandis qu'elle se compose à présent, limpide sans être brutale – sémantique d'une précision frontale, largos tramés aux silences, ralentis qui épousent le déploiement du sens –, assez lente pour que Marianne puisse se répéter intérieurement chacune des syllabes entendues, les inscrire en elle : lors de l'accident, votre fils a subi un traumatisme crânien, le scanner fait été d'une lésion importante au niveau du lobe frontal – il porte une main sur son crâne à l'arrière de son front, figurant sa parole-, et cette commotion violente a provoqué une hémorragie cérébrale, Simon était dans le coma à son arrivée à l'hôpital. Quid est homo ? Quolibet quassu vas et quolibet fragile jactatu

Le café refroidit dans le gobelet, Révol boit lentement quand, face à lui, Marianne est désormais une statue de pierre. Le téléphone retentit dans la pièce, une, deux, trois sonneries mais Révol ne décroche pas, Marianne fixe son visage, littéralement l'absorbe – carnation d'une blancheur soyeuse, cernes mauves sous de grandes soucoupes d'un gris transparent, paupières lourdes, fripées comme des coquilles de noix, une figure longue et mouvementée – et le silence enfle, jusqu'à ce que Révol reprenne : je suis inquiet – sa voix le surprend, inexplicablement forte, comme si sa tonalité s'était déréglée – nosce te, nous procédons en ce moment à des examens dont les premiers résultats ne sont pas bons – sa voix a beau bruiter un son inconnu à l'oreille de Marianne, et illico accélérer sa respiration, elle n'est pas enveloppante, ne sonne pas comme ces voix dégueulasses qui prétendent au réconfort quand elles poussent dans le charnier, elle désigne au contraire une place pour Marianne, une place et une ligne. Quae deinde ista tuae publicaeque condicionis obliviõest

- Il s'agit d'un coma profond.

Les secondes qui suivent ouvrent un espace entre eux, un espace nu et silencieux, au bord duquel ils se tiennent un long moment. Marianne Limbres commence à faire tournoyer lentement le mot coma dans sa tête tandis que Révol ressaisit la part noire de son travail, le sulfure roule toujours dans la paume de sa main, soleil trouble et solitaire, et rien ne lui a jamais semblé plus violent, plus complexe, que de venir se placer à côté de cette femme afin qu'ils creusent ensemble dans cette zone fragile du langage où se déclare la mort, pour qu'ils y avancent, synchrones. Il annonce : Simon ne réagit plus aux stimuli douloureux, des troubles oculaires et végétatifs sont apparus, notamment des troubles respiratoires, avec un début d'encombrement pulmonaire, et par ailleurs les premiers scanners ne sont pas bons Imbecilium corpus et fragile […] aestus – sa phrase est lente, ponctuée de reprises de souffle, manière d'y inscrire son corps, de le rendre présent dans sa parole, de faire de la sentence clinique une empathie, il parle comme s'il ciselait une matière, et maintenant ils se tiennent les yeux dans les yeux, se font face, c'est cela, rien d'autre que cela, un absolu face à face, et celui-là s'accomplit sans faillir, comme si parler et se regarder étaient le recto et le verso d'un même geste, comme s'il agissait de se faire face autant que de faire face à ce qui se profile dans une des chambres de cet hôpital. Miramur in hoc mortem quae unius singultus opus est

Assia (non latiniste) choisit de greffer le texte de Sénèque en latin. Marie, une élève en difficulté tente d'intégrer complètement le texte de Sénèque en faisant disparaître les coutures. Gwendal, en greffant le texte, développe un commentaire de ce texte (diapositive suivante).

Le docteur Révol a appelé Marianne ; après avoir temporisé, il lui annonce l'état de mort cérébrale de son fils.

- Votre fils est dans un état grave.

Aux premiers mots prononcés – timbre clair, cadence calme - , Marianne appuie ses yeux – secs- dans ceux de Révol qui la regarde idem, tandis que sa phrase se met en branle, tandis qu'elle se compose à présent, limpide sans être brutale – sémantique d'une précision frontale, largos tramés aux silences, ralentis qui épousent le déploiement du sens –, assez lente pour que Marianne puisse se répéter intérieurement chacune des syllabes entendues, les inscrire en elle : Votre fils a quitté la vie. Lors de l'accident, votre fils a subi un traumatisme crânien, le scanner fait été d'une lésion importante au niveau du lobe frontal – il porte une main sur son crâne à l'arrière de son front, figurant sa parole-, et cette commotion violente a provoqué une hémorragie cérébrale, qu'est-ce qu'un homme ? Simon ce corps faible et fragile, était dans le coma à son arrivée à l'hôpital.

Le café refroidit dans le gobelet, Révol boit lentement quand, face à lui, Marianne est désormais une statue de pierre. Le téléphone retentit dans la pièce, une, deux, trois sonneries mais Révol ne décroche pas, Marianne fixe son visage, littéralement l'absorbe – carnation d'une blancheur soyeuse, cernes mauves sous de grandes soucoupes d'un gris transparent, paupières lourdes, fripées comme des coquilles de noix, une figure longue et mouvementée – et le silence enfle, jusqu'à ce que Révol reprenne : je suis inquiet – sa voix le surprend, inexplicablement forte, comme si sa tonalité s'était déréglée -, nous procédons en ce moment à des examens dont les premiers résultats ne sont pas bons – sa voix a beau bruiter un son inconnu à l'oreille de Marianne, et illico accélérer sa respiration, elle n'est pas enveloppante, ne sonne pas comme ces voix dégueulasses qui prétendent au réconfort vous êtes née mortelle, vous avez enfanté des mortels, quand elles poussent dans le charnier, elle désigne au contraire une place pour Marianne, une place et une ligne.

- Il s'agit d'un coma profond.

Les secondes qui suivent ouvrent un espace entre eux, un espace nu, naturellement désarmé et et silencieux, au bord duquel ils se tiennent un long moment. Marianne Limbres commence à faire tournoyer lentement le mot coma dans sa tête tandis que Révol ressaisit la part noire de son travail, le sulfure roule toujours dans la paume de sa main, soleil trouble et solitaire, et rien ne lui a jamais semblé plus violent, plus complexe, que de venir se placer à côté de cette femme afin qu'ils creusent ensemble dans cette zone fragile du langage où se déclare la mort, pour qu'ils y avancent, synchrones. Il annonce : Simon ne réagit plus aux stimuli douloureux, des troubles oculaires et végétatifs sont apparus, notamment des troubles respiratoires, avec un début d'encombrement pulmonaire, dans cet être, la mort nous déconcerne et par ailleurs les premiers scanners ne sont pas bons. – sa phrase est lente, ponctuée de reprises de souffle, manière d'y inscrire son corps, de le rendre présent dans sa parole, de faire de la sentence clinique une empathie, il parle comme s'il ciselait une matière, et maintenant ils se tiennent les yeux dans les yeux, se font face, c'est cela, rien d'autre que cela, un absolu face à face, et celui-là s'accomplit sans faillir, comme si parler et se regarder étaient le recto et le verso d'un même geste, comme s'il agissait de se faire face autant que de faire face à ce qui se profile dans une des chambres de cet hôpital.

Votre fils a quitté la vie Révol annonce la mort de Simon à Marianne mais ne veut pas attendre plus longtemps pour ne pas lui donner de faux espoirs.

qu'est-ce qu'un homme ? Révol se demande quel homme pouvait être Simon avant sa mort

ce corps faible et fragile Révol dit à Marianne que Simon est faible et fragile pour sortir du coma. Il insiste sur la mort de Simon.

vous êtes née mortelle, vous avez enfanté des mortels Il rappel à Marianne qu'un jour elle mourra comme son fils et que son fils serait mort un jour ou l'autre même s'il n'y aurait pas eu d'accident.

naturellement désarmé un espace nu peut être suivit de naturellement désarmé car dans le texte de Seneque il est écrit « fragile, nu, naturellement désarmé… »

dans cet être, la mort nous déconcerne Face à la mort de Simon les médecins ne peuvent rien faire même pas les stimuli douloureux.

2/ Ajout de phrases extraites de la Consolation à Marcia,Sénéque

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, 2014

Le docteur Révol a appelé Marianne ; après avoir temporisé, il lui annonce l'état de mort cérébrale de son fils.

- Votre fils est dans un état grave.

- Ton fils va quitter la vie.

Aux premiers mots prononcés – timbre clair, cadence calme - , Marianne appuie ses yeux – secs- dans ceux de Révol qui la regarde idem, tandis que sa phrase se met en branle, tandis qu'elle se compose à présent, limpide sans être brutale – sémantique d'une précision frontale, largos tramés aux silences, ralentis qui épousent le déploiement du sens –, assez lente pour que Marianne puisse se répéter intérieurement chacune des syllabes entendues, les inscrire en elle : lors de l'accident, votre fils a subi un traumatisme crânien, entendre que l'homme est un être fragile face à un choc brutal, l'homme, un récipient que peut briser la première secousse – le scanner fait été d'une lésion importante au niveau du lobe frontal – il porte une main sur son crâne à l'arrière de son front, figurant sa parole-, et cette commotion violente a provoqué une hémorragie cérébrale, le corps ne peut résister à un tel accident, il n'est pas besoin d'une énorme tempête pour l'éparpiller. Simon était dans le coma à son arrivée à l'hôpital.

Le café refroidit dans le gobelet, Révol boit lentement quand, face à lui, Marianne est désormais une statue de pierre. Le téléphone retentit dans la pièce, une, deux, trois sonneries mais Révol ne décroche pas, Marianne fixe son visage, littéralement l'absorbe – carnation d'une blancheur soyeuse, cernes mauves sous de grandes soucoupes d'un gris transparent, paupières lourdes, fripées comme des coquilles de noix, une figure longue et mouvementée – et le silence enfle, jusqu'à ce que Révol reprenne : je suis inquiet – sa voix le surprend, inexplicablement forte, comme si sa tonalité s'était déréglée -, nous procédons en ce moment à des examens dont les premiers résultats ne sont pas bons – sa voix a beau bruiter un son inconnu à l'oreille de Marianne, et illico accélérer sa respiration, elle n'est pas enveloppante, ne sonne pas comme ces voix dégueulasses qui prétendent au réconfort quand elles poussent dans le charnier, elle désigne au contraire une place pour Marianne, une place et une ligne.

- Il s'agit d'un coma profond.

Les secondes qui suivent ouvrent un espace entre eux, un espace nu et silencieux, au bord duquel ils se tiennent un long moment. Marianne Limbres commence à faire tournoyer lentement le mot coma dans sa tête tandis que Révol ressaisit la part noire de son travail : faire admettre l'inacceptable : nous sommes tous nés mortels ; le sulfure roule toujours dans la paume de sa main, soleil trouble et solitaire, et rien ne lui a jamais semblé plus violent, plus complexe, que de venir se placer à côté de cette femme afin qu'ils creusent ensemble dans cette zone fragile du langage où se déclare la mort, pour qu'ils y avancent, synchrones. Il annonce : Simon ne réagit plus aux stimuli douloureux, des troubles oculaires et végétatifs sont apparus, notamment des troubles respiratoires, avec un début d'encombrement pulmonaire, son souffle est précaire, une grande partie de son corps est brisée - ce corps composé de substances molles et inconsistantes peut-être victime de tout - et par ailleurs les premiers scanners ne sont pas bons – sa phrase est lente, ponctuée de reprises de souffle, manière d'y inscrire son corps, de le rendre présent dans sa parole, de faire de la sentence clinique une empathie, comme pour se joindre à la douleur de Marianne, la mort d'un être nous déconcerte tous, il parle comme s'il ciselait une matière, et maintenant ils se tiennent les yeux dans les yeux, se font face, c'est cela, rien d'autre que cela, un absolu face à face, et celui-là s'accomplit sans faillir, comme si parler et se regarder étaient le recto et le verso d'un même geste, comme s'il agissait de se faire face autant que de faire face à ce qui se profile dans une des chambres de cet hôpital.

Explications :

« - Votre fils est dans un état grave.

- Ton fils va quitter la vie ».

=} j'ai construit une phrase avec un extrait de Sénèque comme celle de Kerangal, car ces deux phrases sont au discours direct, elles ont un ton persuasif pour le lecteur et toutes deux démontrent la dramatisation de l'instant et un constat.

« lors de l'accident, votre fils a subi un traumatisme crânien, entendre que l'homme est un être fragile face à un choc brutal, l'homme, un récipient que peut briser la première secousse »

=} j'ai rajouté un commentaire de Sénèque après la constatation de Revol, car je pense que l'argument de Sénèque permet de faire prendre conscience de la fragilité de l'homme, de son corps par rapport à l'accident et de faire accepter à Marianne l'état de son fils.

« et cette commotion violente a provoqué une hémorragie cérébrale, le corps ne peut résister à un tel accident, il n'est pas besoin d'une énorme tempête pour l'éparpiller ».

=} Après la description médicale de Revol qui explique à Marianne la gravité de l'état physique de Simon, j'ai rajouté un commentaire de Sénèque où il explique, selon moi, pourquoi Simon est dans cet état : l'homme, son corps est impuissant face aux tumultes extérieurs et ne peut donc y résister.

« Révol ressaisit la part noire de son travail : faire admettre l'inacceptable : nous sommes tous nés mortels ; »

=} J'ai utilisé deux points pour rajouter une phrase extraite du texte de Sénèque et des termes personnels « faire admettre l'inacceptable » pour appuyer l'idée de Kerangal : Revol exerce à ce moment ce qu'elle désigne « la part noire de son travail » : faire comprendre à l'entourage de la victime que le décès de celle-ci est inévitable, la phrase de Sénèque est persuasive et nous rappelle que nous sommes tous nés mortels et c'est donc notre destin.

« des troubles respiratoires, avec un début d'encombrement pulmonaire, son souffle est précaire, une grande partie de son corps est brisée - ce corps composé de substances molles et inconsistantes peut-être victime de tout- »

=} Après l'annonce et la description médicale de l'état de certains des organes de Simon par Révol, j'ai choisi de rajouter deux phrases de Sénèque car elles me semblent correspondre à cette description :« son souffle est précaire » et « - ce corps composé de substances molles et inconsistantes peut-être victime de tout -» entre tirets car cela marque une pause pour le lecteur et permet à Sénèque de justifier pourquoi ces organes sont brisés.

Dans la séance suivante, les élèves grefferont des lignes personnelles dans le texte de *l'incipit.*

Travail de Marie B

Ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, depuis que sa cadence s'est accélérée à l'instant de la naissance quand d'autres cœurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, ce que c'est que ce cœur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre – l'amour ; ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce qu'il a filtré, enregistré, archivé, boîte noire d'un corps de vingt ans, empli, malgré ce jeune âge, de secrets, de bonheur, de tristesse, de regrets, de souvenirs, de rêves, tout ce qu'ils ont vécu et ressenti en même temps et tous ses battements, en conséquence des événements qu'ils ont traversé ensemble, personne ne le sait au juste, seule une image en mouvement créée par ultrason pourrait en renvoyer l'écho, en faire voir la joie qui dilate et la tristesse qui resserre, seul le tracé papier d'un électrocardiogramme déroulé depuis le commencement pourrait en signer la forme, en décrire la dépense et l'effort, l'émotion qui précipite, l'énergie prodiguée pour se comprimer près de cent mille fois par jour et faire circuler chaque minute jusqu'à cinq litres de sang,

Cet extrait fait passer le cœur pour une personne à part entière, puisque l'auteure elle-même pense et nous explique que juste un électrocardiogramme, de sa naissance à sa mort, pourrait nous montrer toute sa vie tel un film.

Justine

Boum, boum boum, boum, boum boum – un battement – boum, boum boum – à un rythme régulier – boum, boum boum – infini – boum, boum boum – mais qui finira par s'arrêter – boum – un cœur – boum – une vie – boum boum – la vie de Simon Limbres – boum – le cœur de Simon Limbres – boum – ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, depuis que sa cadence s'est accélérée à l'instant de la naissance quand d'autres cœurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, **– boum –** t ce que c'est que ce cœur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre – l'amour **– boum, boum boum** ; ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce qu'il a filtré, enregistré, archivé, boîte noire d'un corps de vingt ans, personne ne le sait au juste, seule une image en mouvement créée par ultrason pourrait en renvoyer l'écho **– boum**, en faire voir la joie qui dilate et la tristesse qui resserre, seul le tracé papier d'un électrocardiogramme déroulé depuis le commencement pourrait en signer la forme, en décrire la dépense et l'effort, l'émotion qui précipite, l'énergie prodiguée pour se comprimer près de cent mille fois par jour et faire circuler chaque minute jusqu'à cinq litres de sang **– boum, boum boum**, oui, seule cette ligne-là pourrait en donner un récit, en profiler la vie, vie de flux et de reflux, vie de vannes et de clapets, vie de pulsations, quand le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, lui échappe aux machines, nul ne saurait prétendre le connaître **– boum**, et cette nuit-là, sans étoile, alors qu'il gelait à pierre fendre sur l'estuaire et le pays de Caux, alors qu'une houle sans reflets roulait le long des falaises, alors que le plateau continental reculait, dévoilant ses rayures géologiques, il faisait entendre le rythme régulier d'un organe qui se repose, d'un muscle qui lentement se recharge **– boum, boum boum** – un pouls probablement inférieur à cinquante battements par minute – quand l'alarme d'un portable s'est déclenchée au pied d'un lit étroit, l'écho d'un sonar inscrivant en bâtonnets luminescents sur l'écran tactile les chiffres 05 :50, **– boum boum boum boum –** et quand soudain tout s'est emballé.

-> L'incipit de départ installait déjà un rythme laissant penser au battement du cœur. J'ai donc voulu encore plus appuyer sur ce battement en ajoutant les « boum ». J'ai ajouté une sorte d'introduction à l'incipit où les battements étaient très présents puis se raréfiaient pour que dans le reste de l'incipit j'en ajoute quelques-uns pour installer une régularité. Les battements étaient réguliers jusqu'à la fin où ils s'accélèrent pour être en accord avec « quand soudain tout s'est emballé, j'ai mis ces derniers battements juste avant cette partie de phrase car je ne voulais pas que l'incipit se termine par un « boum » : ça rend bien qu'il se termine par des mots et non des onomatopées. Il fallait également faire en sorte que l'incipit reste une seule et même phrase, donc j'ai encadré les « boum » par des traits d'union, comme pour les autres parenthèses dans le reste de l'incipit.

Séance 6 : lecture analytique n° 3 le prélèvement des organes ou le prélèvement d'un texte

Réparer les vivants p 248-

Les équipes de prélèvement arrivent les unes après les autres à partir de vingt-deux heures. Ceux de Rouen débarquent en voiture, une heure de route seulement séparant le CHU de la cité hospitalière du Havre, quand ceux de Lyon, Strasbourg et Paris auront pris l'avion.

Les équipes ont organisé leur transport, appelé une compagnie d'aviation acceptant la mission ce dimanche, et se sont assurées de l'ouverture nocturne du petit aéroport d'Octeville-sur-Mer, formalisant tous les détails logistiques. A la Pitié, Virgilio piaffait d'impatience aux côtés de l'infirmière de garde qui appelait tous azimuts et ne calcula pas immédiatement la jeune filIle en manteau blanc, également postée là, silencieuse, et qui se décolla du mur quand leurs regards se croisèrent pour s'avancer vers lui, bonjour, Alice Harfang, je suis la nouvelle interne du service, je suis de prélèvement avec vous. Virgilio la dévisagea : aucune mèche blanche ne lui poussait en épi au beau milieu du front mais c'en était une, et laide, sans âge, les yeux jaunes et le nez en bec d'aigle, une pistonnée. Il s'assombrit. Le beau manteau blanc à col de fourrure, surtout, lui déplut. Pas franchement la tenue idoine pour crapahuter dans les hostos. C'est le genre de nana qui débarque en touriste et croit que le pognon pousse dans les arbres, il pensa, irrité. Ok, vous n'avez pas peur de l'avion au moins ? Il l'interrogea sèchement puis s'en détourna tandis qu'elle lui répondait non, pas du tout, l'infirmière de garde lui tendait une feuille de route tout juste imprimée, allez-y, l'avion est sur le tarmac, le départ est fixé dans quarante minutes. Virgilio ramassa son sac et se dirigea vers la sortie du service sans un regard pour Alice, qui lui emboîta le pas, puis ce fut l'ascenseur, le taxi, les grands axes et l'aéroport du Bourget où ils croisèrent des hommes d'affaires jetlagués, vêtus de longs pardessus de cashmere, serrant contre eux des sacoches luxueuses, et bientôt on les vit grimper tous les deux dans un Beechcraft 200 et boucler leur ceinture sans avoir échangé un seul mot.

La météo est favorable : peu de vent et pas de neige, pas encore. Le pilote, une trentenaire bien campée, aux dents parfaitement alignées, annonce de bonnes conditions de vol et un parcours estimé à quarante-cinq minutes, puis disparaît dans le cockpit. A peine assis, Virgilio se plonge dans un magazine financier abandonné sur son siège tandis qu'Alice se tourne vers le hublot et observe Paris tramé dans son scintillement à mesure que le petit avion prend de l'altitude – la forme d'amande, le fleuve, les îles, les places et les grandes artères, les zones claires des quartiers à citrines, les zones sombres des cités, les bois, le tout s'obscurcissant si l'on déplace son regard du cœur vers les confins de la capitale, au-delà de l'anneau lumineux du boulevard périphérique ; elle suit la course de ces minuscules points rouges et jaunes qui coulissent sur des axes invisibles, animation silencieuse de la croûte terrestre. Après quoi, le Beeechcraft s'élève au-dessus d'une matière hydrophile et c'est la nuit céleste, alors sans doute qu'ainsi déconnecté du sol, projeté hors de tout cadastre social, Virgilio considère autrement celle qui l'accompagne – peut-être commence-t-il à la trouver moins repoussante - : c'est ton premier prélèvement ? Il demande. La fille sursaute, se détourne du hublot et le regarde : oui, premier prélèvement, et première greffe. Virgilio referme son magazine et la prévient : la première partie de la nuit peut impressionner, c'est un prélèvement multi-organes, le môme a dix-neuf ans, on risque de tout lui prendre, les organes, les vaisseaux, les tissus, schlak, on va tout racler – sa main s'ouvre et se referme en une contraction du poing ultrarapide. Alice le regarde – son expression, énigmatique, pourrait tout aussi bien signifier « j'ai peur » que « je sui une Harfang, t'as déjà oublié ? » - puis elle se redresse, attache de nouveau sa ceinture, tandis que Virgilio, déstabilisé, agit de même : c'est la descente sur Octeville.

Le petit aéroport a été ouvert spécialement pour eux, la piste est signalée par des repères lumineux, la tour éclairée en son sommet, l'appareil se pose, agité de secousses spasmodiques, la porte coulisse et la passerelle se déplie, Alice et Virgilio descendent sur le tarmac, et à partir de cet instant c'est un seul et même mouvement qui les emporte comme s'ils se mouvaient sur un tapis roulant, trajectoire sans rupture et d'une fluidité magique, traversant un extérieur paumé – ce périmètre de bitume où l'on entend la mer – un intérieur mobile et cosy – le taxi -, un extérieur glacé – le parking de l'hôpital - , un intérieur dont ils reconnaissent les codes – le service de chirurgie.

Thomas Rémige les attend comme le maître de maison en son domaine. Poignées de main, cafés express, on se présente, des connexions se créent et toujours le nom d'Harfang répand son aura. Il dénombre ceux qui se rassemblent : chaque équipe est un tandem que composent un chirurgien senior et un interne, auxquels s'ajoutent le médecin anesthésiste, l'infirmière anesthésiste, l'infirmière de bloc, l'aide-soignant et lui-même, treize donc, cela va finir par faire du monde dans l'enceinte du bloc, la citadelle imprenable, zone du secret accessible aux seuls détenteurs des digicodes multiples, putain la surpopulation là-dedans, songe Thomas.

Le bloc est prêt. Le scialytique projette sur la table d'opération une lumière blanche, verticale et sans ombre portée, les spots rassemblés en bouquet circulaire convergeant leurs faisceaux sur le corps de Simon Limbres que l'on vient d'amener sur son lit, et qui présente toujours la même animation – on s'émeut encore de le voir ainsi. Il est placé au centre de la pièce – il est le cœur du monde. Un premier cercle autour de lui délimite une zone stérile que les étrangers à l'opération ne peuvent pas franchir : rien ne doit être touché, souillé, infecté, les organes que l'on s'apprête à recueillir ici sont des objets sacrés.

Dans un coin de la pièce, Cordelia Owl appréhende. Elle s'est changée, a laissé son portable au vestiaire et s'en être séparée, ne plus éprouver contre sa hanche la forme dure du boîtier noir, vibratile et sournoise comme un parasite, tout cela la fait basculer dans une autre réalité, oui, c'est ici que ça se passe, pense-t-elle les yeux rivés sur celui qui est étendu devant elle, c'est là que je suis. Formée au bloc, elle reconnaît les lieux mais n'a jamais vécu que des mobilisations intenses destinées à sauver les patients, à les maintenir dans la vie, et peine à se représenter l'opération qui se profile, puisque le jeune homme est déjà mort, n'est-ce pas, et que l'intervention vise à la guérison d'autres que lui. Elle a préparé le matériel, disposé les ustensiles, et maintenant se récapitule à voix basse l'ordre de préparation des organes, murmure derrière son masque : 1/ les reins ; 2/ le foie ; 3/ les ^poumons ; 4/ le cœur ; puis elle recommence en sens inverse, se récite la marche du prélèvement établi en fonction de la durée d'ischémie que tolère l'organe – autrement dit sa durée de survie une fois interrompue la vascularisation - : 1/ le cœur ; 2/ les poumons ; 3/ le foie ; 4/ les reins.

Le corps est étendu, nu, les bras en croix, afin de bien dégager la cage thoracique et l'abdomen. Il est préparé, rasé, badigeonné. Puis recouvert d'un champ stérile qui délimite une fenêtre de peau sur son corps, un périmètre cutané couvrant le thorax et l'abdomen.

On y va. On commence. Première équipe présente au bloc, les urologues, donc, ouvrent la marche – ce sont eux qui ouvrent le corpus et ce sont eux qui le refermeront à la fin. Deux hommes s'affairent, binôme dépareillé Laurel et Hardy, le long maigre étant le chirurgien et le petit rond l'interne. C'est le long maigre, d'ailleurs, qui le premier se penche et incise l'abdomen – une laparotomie bi-sous-costale si bien qu'une sorte de croix se dessine sur l'abdomen. Le corps est alors scindé en deux zones distinctes à hauteur du diaphragme : la zone de l'abdomen où logent le foie et les reins, et celle du thoprax où logent les poumons et le cœur. Après quoi, on pose sur l'incision les écarteurs à crémaillère que l'on tourne à la main pour élargir l'ouverture – on observe que la force des bras s'invite ici, alliée à une technicité méticuleuse, et l'on entrevoit soudain la dimension manuelle de l'opération, la confrontation physique avec la réalité exigée en ce lieu. L'intérieur du corps, un dedans trouble et suintant, rougeoie sous les lampes.

[Les praticiens vont tour à tour préparer leur greffon. Les lames rapides et rigoureuse font le tour des organes afin de les libérer de leurs attaches, de leurs ligaments, de leurs différentes enveloppes – mais rien n'est sectionné encore. Les urologues, placés de chaque côté de la table, dialoguent durant cette intervention l'occasion de former l'interne, il est penché sur les reins, il décompose ses gestes et décrit sa technique tandis que l'élève acquiesce, parfois questionne.

Une heure plus tard, les Alsaciennes font leur entrée, duo de femmes de même taille et de même corpulence ; la chirurgienne, une des étoiles montantes dans le milieu relativement sélect de la chirurgie hépatique, s'abstient de toute parole, maintient un regard impassible derrière de petites lunettes cerclées de fer et travaille son foie avec une détermination qui tient de la bagarre, engagée tout entière dans une action qui semble trouver sa plénitude dans son exercice même, dans sa pratique, et l'équipière qui l'accompagne ne quitte pas des yeux ses mains d'une adresse inouïe.

Trente-cinq minutes s'écoulent encore et les thoraciques pénètrent dans el bloc. C'est à Virgilio de jouer, c'est à lui, c'est son heure. Il prévient les Alsaciennes qu'il s'apprête à inciser, puis dans la foulée réalise la section longitudinale du sternum. A l'inverse des autres il ne se penche pas mais demeure le dos droit, nuque inclinée et bras tendus au-devant – manière de maintenir une distance avec le corps. Le thorax est ouvert et Virgilio, alors, découvre le cœur, son cœur, considère son volume, détaille les ventricules, les oreillettes, observe son beau mouvement contractile et Alice l'observe apprécier l'organe. Le cœur est magnifique.

Il procède avec une rapidité stupéfiante, bras de catcheur et doigts de dentellière, dissèque l'aorte puis, une à une, les veines caves : il éclaircit le muscle. Alice, située face à lui de l'autre côté de la table d'opération, est saisie par ce qu'elle voit, par le défilé autour de ce corps, par la somme d'actions dont il est l'objet ; elle observe le visage de Virgilio, se demande ce que cela signifie pour lui d'intervenir sur un mort, ce qu'il éprouve et à quoi il pense, l'espace tangue soudain autour d'elle, comme si la séparation entre les vivants et les morts n'existait plus ici.

La dissection achevée, on canule. Les vaisseaux sont percés avec une aiguille afin d'y introduire de petits cathéters par lesquels transitera le liquide destiné à refroidir les organes. L'anesthésiste surveille sur les écrans l'état hémodynamique du donneur, absolument stable, tandis que Cordelia avitaille les praticiens en ustensiles ad hoc, prenant soin de répéter le nom de la compresse, le numéro de la pince ou de la lame à l'instant de la poser au creux de la main qui se tend ouverte devant elle, gantée de plastique, et plus elle distribue, plus sa voix s'affermit, plus elle a le sentiment de conquérir sa place. C'est prêt maintenant, la canulation est faite, on va pouvoir clamper l'aorte – et chacun des praticiens présents au bloc repère sur la cartographie anatomique ce qu'il est venu prendre, reconnaît la pièce qui lui est destinée.]

On peut clamper ? la voix de Virgilio, haussée dans le bloc bien qu'étouffée par le masque, fait sursauter Thomas. Non, attendez ! il a crié. Les regards se tournent vers lui, els mains s'immobilisent au-dessus du corps, bras cassés en angle droit, on suspend l'intervention tandis que le coordinateur se faufile pour accéder au lit, et s'en approcher à hauteur de l'oreille de Simon Limbres. Ce qu'il lui murmure alors, de sa voix la plus humaine, bien qu'il sache que ses mots s'abîment dans un vide létal, est la litanie promise, celle des prénoms de ceux qui l'escortent ; il lui chuchote que Sean, et Marianne sont avec lui, et Lou aussi, et Mamé, il lui murmure que Juliette l'accompagne – Juliette qui sait maintenant, pour Simon, un appel de Sean vers vingt-deux heures après qu'elle a laissé des messages de plus en plus affolés sur le portable de Marianne, un appel incompréhensible, car le père de Simon semblait erre hors du langage, sans plus pouvoir formuler aucune phrase, mais des râles oui, des syllabes hachées, des phonèmes bégayés, des étouffements, alors Juliette comprit qu'il n'y avait rien d'autre à entendre, qu'il n'y avait pas de mots, que c'était cela qu'il fallait entendre, lui avait répondu je viens, dans un souffle, puis s'était élancée dans la nuit, ralliant à la course l'appartement des Limbres, dévalant la grande côte, sans manteau, sans écharpe ni rien, un elfe en baskets, ses clés dans une main son téléphone dans l'autre, et bientôt le froid de vere devint une brûlure, elle se consumait dans la pente, figurine démantibulée manquant de chuter plusieurs fois tant elle peinait à coordonner sa foulée, et respirant mal, pas du tout comme Simon lui avait appris à respirer justement, n'observant aucune régularité, et oubliant d'expirer, le devant des tibias douloureux et le talons brûlants, les oreilles lourdes comme lors des atterrissages, et des points de côté qui lui clouaient l'abdomen, elle se plia en deux mais continua de courir sur le trottoir bien trop étroit, s'éraflant le coude contre le haut mur de pierre qui ceinturait la courbe, elle dévalait cette route qu'il avait grimpée pour elle il y a cinq mois, le même virage en sens inverse, ce jour de la Ballade des pendus et de la capsule amoureuse de plastique rouge qui les avaient soulevés ensemble, ce jour-là, ce premier jour, elle courait à perdre haleine maintenant, et les voitures qui la croisaient en montant, la saisissant dans les faisceaux blancs de leurs phares, ralentissaient, els conducteurs interloqués continuant de l'observer longtemps dans leur rétroviseur, une gamine en tee-shirt dans la rue, à cette heure, par ce froid, et cet air paniqué qu'elle avait !, puis elle fut en vue de la baie vitrée du salon, étaient, et accéléra encore, pénétra la résidence, traversant un espace acéré de massifs et de haies qui lui l'effet d'une jungle hostile, puis elle s'élança encore dans le petit escalier où elle se rétama, le tapis de feuilles que le froid coagulait formant une patinoire, elle s'écorcha le visage et se couvrit de boue la tempe et le menton, puis ce fut la cage d'escalier, les trois étages, et quand elle arriva sur le palier, défigurée comme les autres, méconnaissable, Sean lui ouvrit la porte avant même qu'elle sonne, et la prit dans ses bras, la serra, quand derrière lui, dans le noir, Marianne en manteau fumait près de Lou endormie, oh Juliette, alors vinrent les larmes -, puis Thomas sort de sa poche les écouteurs qu'il a stérilisés, et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7, et la dernière vague se forme à l'horizon, en avant des falaises, elle monte, jusqu'à envahir tout le ciel, se forme et se déforme, déployant dans sa métamorphose le chaos de la matière et la perfection de la spirale, elle racle le fond de l'océan, remue les couches sédimentaires et secoue les alluvions, elle découvre les fossiles et renverse les coffres, divulgue ces invertébrés qui approfondissent l'épaisseur du temps, ces ammonites à coquille de cent cinquante millions d'années et ces bouteilles de bière, ces carcasse d'avions et ces armes de poing, ces ossements blanchis comme des écorces, le fond sous-marin aussi passionnant qu'n gigantesque dépotoir et une pellicule ultrasensible, une pure biologie, elle lève la peau de la Terre, retourne la mémoire, régénère le sol où vécut Simon Limbres – la dune douce au creux de laquelle il partagea une barquette de frites à la moutarde avec Juliette, la pinède où ils s'abritèrent durant le grain et les bambous juste derrière, des hampes de quarante mètres au balancé asiatique, ce jour-là les gouttes tièdes perforaient le sable gris et les odeurs se mélangeaient, âcres et salées, les lèvres de Juliette avaient cette fois-ci la couleur du pomélo -, puis enfin elle explose et s'éparpille, les éclaboussures voltigent, c'est une conflagration et un scintillement, tandis qu'autour du lit opératoire le silence s'épaissit, on attend, les regards croisent au-dessus du corps, les orteils piétinent, les doigts patientent, mais chacun admet que l'on marque un temps à l'instant d'arrêter le cœur de Simon Limbres. La piste achevée, Thomas ôte les écouteurs et retourne sa place. De nouveau : on peut clamper ?

- Clampage !

Le cœur s'arrête de battre. Le corps est lentement purgé de son sang, lequel est remplacé par un liquide réfrigéré qui, injecté à fort débit, va rincer les organes de l'intérieur, tandis que des glaçons sont immédiatement disposés autour d'eux – et sans doute qu'à cet instant Virgilio jette un œil sur Alice Harfang afin de voir si elle n'est pas en train de tomber dans les pommes, car le sang qui s'écoule du corps se déverse dans un bac, et la matière plastique du réceptacle amplifiant les sons comme une chambre d'écho, c'est bien ce bruit, plus que la vision, qui impressionne ; mais non, la jeune fille est là, parfaitement stoïque quoique le front blême et perlent de sueur, si bien qu'il se remet au travail, le compte à rebours s'amorce.

Thomas Rémige s'est esquivé du bloc, pour téléphoner aux différents services où auront lieu les greffes, afin de les informer de l'heure du clampage aortique – vingt-trois heures cinquante -, donnée qui affine d'emblée la temporalité de l'opération à venir – préparation du receveur, retour du greffon, transplantation. À son retour, le premier prélèvement s'achève dans un silence total. Virgilio procède à l'ablation du cœur : les deux veines caves, les quatre veines pulmonaires, l'aorte et l'artère pulmonaire sont sectionnées – des césures impeccables. Le cœur est explanté du corps de Simon Limbres. On peut le voir à l'air libre, c'est fou, on peut un court instant appréhender sa masse et son volume, tenter de capter sa forme symétrique, son double renflement, sa belle couleur carmin ou vermillon, chercher à y voir le pictogramme universel de l'amour, l'emblème de la carte à jouer, le logo de tee-shirt – I ♥ NY -, le bas-relief sculpté sur les tombeaux et reliquaires royaux, le symbole d'Éros le charlatan, la figuration du cœur sacré de Jésus dans l'imagerie dévote – l'organe est exhibé à la main et présenté au monde, ruisselant de larmes de sang mais nimbé d'une lumière radiante – ou toute icône pour texto désignant le feuilletage infini des émotions sentimentales, Virgilio le saisit et le plonge aussitôt dans un bocal empli d'un liquide translucide, une solution de cardioplégie garantissant une température de 4°C – il s'agit de refroidir rapidement l'organe, afin de la conserver –, après quoi l'ensemble est protégé dans un sachet de sécurité stérile, puis dans une seconde poche, et le tout enfoui dans de la glace pilée au sien d'un caisson isotherme monté sur roulettes.

Le caisson scellé, Virgilio salue à la ronde, mais aucun de ceux qui entourent le corps de Simon Limbres ne relève la tête, personne ne bronche, hormis le chirurgien thoracique incliné sur les poumons qui lui répond à voix forte penché sur le thorax tu ne m'as pas laissé grand-chose comme marge, hein, salopard, il émet un rire saccadé, tandis que la championne de Strasbourg, elle, se prépare à décolleter le foie si fragile en se concentrant comme la gymnaste avant l'entrée à la poutre – pour un peu, on s'attendrait à ce qu'"elle plonge les mains dans un bol de magnésite, et se frotte les paumes – et que les urologues patientent pour s'arroger les reins.

Alice s'attarde. Elle focalise la scène, dévisage un à un ceux qui sont réunis autour de la table et le corp inanimé qui en est le centre éclatant – *La leçon d'anatomie* de Rembrandt passe en un éclair devant ses yeux, elle se souvient que son père, un oncologue aux ongles longs et tordus comme des serres, en avait accroché une reproduction dans l'entrée de l'appartement familial, et s'exclamait souvent en la tapotant de l'index : voilà, ça c'est l'homme !, mais elle était une enfant songeuse et préférait y voir un concile de sorciers plutôt que de médecins qui peuplaient sa parentèle, stationnait de longs moments devant les étranges personnages admirablement disposés autour du cadavre, les habits d'un noir profond, les fraises immaculées sur quoi reposaient leurs têtes savantes, le luxe des plis aussi précieux que des origamis de gaufrettes, les passementeries de dentelles et les barbiches délicates, au milieu de quoi il y avait ce corp livide, ce masque de mystère et la fente dans le bras qui laissait voir les os et les ligaments, les chairs où plongeait la lame de l'homme au chapeau noir, alors plus que l'admirer elle écoutait la toile, fascinée par l'échange qui s'y manifestait, finit par apprendre que percer la paroi péritonéale fut longtemps considéré comme une atteinte à la sacralité du corps de l'homme, cette créature de Dieu, et comprit que toute forme de connaissance contenait sa part de transgression, décida alors de « faire médecine », si tant est qu'elle décida quelque chose, puisque tout de même elle était l'aînée de quatre filles, celle que son père embarquait à l'hôpital le mercredi, celle à qui il offrit le jour de ses treize ans un stéthoscope professionnel tout en lui chuchotant à

un habitué de ce genre de mission, il regarde droit devant lui, les avant-bras immobiles et tendus, et murmure dans un minuscule micro raccordé à une oreillette dernier cri, j'arrive, ne t'endors pas, j'arrive. Le caisson est calé dans le coffre à l'arrière et Alice visualise les différentes parois hermétiques qui encapsulent le cœur, ces membranes qui le protègent, elle imagine qu'il est ce moteur qui les propulse dans l'espace, comme le réacteur d'une fusée. Elle se retourne et soulève une fesse pour le voir par-dessus le dossier, déchiffre dans l'obscurité l'étiquette apposée contre sa paroi, et repère, parmi les informations nécessaires à la traçabilité du greffon, une mention étrange : élément ou produit du corps humain à usage thérapeutique. Et juste au-dessous, le numéro Cristal du donneur.

Virgilio renverse la tête sur la banquette, expire, ses yeux traînent sur le profil d'Alice, ombre chinoise contre la vitre, troublé soudain par sa présence, radouci : ça va ? La question est inattendue – un type jusque-là si déplaisant- , la radio propage la voix de Macy Gray qui chante en boucle *shake your booty boys and girls, there is beauty in the world*, et Alice soudain a envie de pleurer – une émotion qui la saisit à l'intérieur, et la soulève dans un vacillement – mais retient ses larmes, ferme les dents en détournant la tête : oui, oui, impec. Il extirpe alors son portable de sa poche pour la énième fois, mais au lieu de vérifier l'heure pianote sur les touches, peu à peu s'agace, ça ne charge pas il marmonne, merde, merde. Amice enhardie l'interroge, ça ne va pas ? Virgilio ne relève pas la tête pour lui répondre, c'est le match, je voulais els résultats du match, et alors sans se retourner le chauffeur annonce froidement c'est l'Italie, 1-0. Virgilio pousse un cri, durcit un poing qu'il lève dans la voiture, puis illico demande : qui a marqué ? le type met son clignotant et freine, un carrefour éclairé dépose devant eux une trouée blanchâtre : c'est Pirlo. Alice, médusée, observe Virgilio qui tape à toute allure en ou deux textos de victoire tout en murmurant c'est bon ça, puis il lève un sourcil vers elle, magnifique joueur ce Pirlo !, son sourire suffoque son visage, et c'est déjà l'aéroport, le grondement de la mer toute proche au bas de la falaise, et le caisson que l'on roule sur le tarmac jusqu'à la passerelle et que l'on hisse dans la carlingue, ce caisson matriochka qui recèle la poche de sécurité de plastique transparent qui recèle le récipient qui recèle le bocal spécial qui recèle le cœur de Simon Limbres, qui recèle rien moins que la vie même, une potentialité de vie, et qui cinq minutes plus tard s'envole dans l'espace.

Le corps de Sarpédon emporté par Hypnos et Thanatos (le Sommeil et la Mort), sous le regard d'Hermès. Face A du « cratère d'Euphronios », cratère en calice attique à figures rouges signé par Euxithéos (potier) et Euphronios (peintre), v. 515 av. J.-C. H. 47,5 cm ; D. 55,1 cm. Précédemment dans les collections du Metropolitan Museum of Art, New York (L.2006.10) ; restitué à l'Italie et exposé à Rome en janvier 2008.

Homère, Iliade, chant XVI (traduction Leconte de Lisle)

Et alors Zeus qui amasse les nuées dit à Apollôn :

- Va maintenant, cher Phoibos. Purifie Sarpèdôn, hors de la mêlée, du sang noir qui le souille. Lave-le dans les eaux du fleuve, et, l'ayant oint d'ambroisie, couvre-le de vêtements immortels. Puis, remets-le aux Jumeaux rapides, Hypnos et Thanatos, pour qu'ils le portent chez le riche peuple de la grande Lykiè. Ses parents et ses amis l'enseveliront et lui élèveront un tombeau et une colonne, car c'est là l'honneur des morts.

Il parla ainsi, et Apollôn, se hâtant d'obéir à son père, descendit des cimes Idaiennes dans la mêlée et enleva Sarpèdôn loin des traits. Et il le transporta pour le laver dans les eaux du fleuve, l'oignit d'ambroisie, le couvrit de vêtements immortels et le confia aux Jumeaux rapides, Hypnos et Thanatos, qui le transportèrent aussitôt chez le riche peuple de la grande Lykiè.

La lamentation sur le Christ mort, Mantegna, tempera à la colle sur toile, vers 1480, 60*81cm, Milan

Le corps du Christ mort dans la tombe, Holbein le Jeune, huile et tempera sur tilleul, 30.5 × 200 cm, Kunstmuseum, Bâle.

Rembrandt, La leçon d'anatomie du professeur Tulp, 1632, huile sur toile, Mauritshuis, La Haye, 169,5 × 216,5cm

Séquence 4 : documents complémentaires

L'intermédialité pour réfléchir sur la représentation des cadavres dans l'art, comme préambule à une lecture analytique autonome du texte choisi

LECTURES ANALYTIQUES :

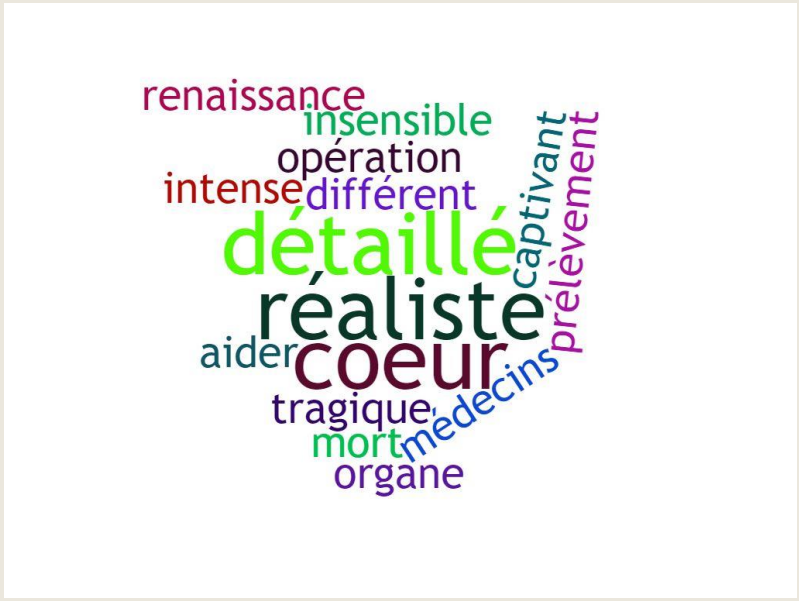
- l'incipit p11-12 (« ce qu'est le cœur de Simon… tout s'est emballé »)

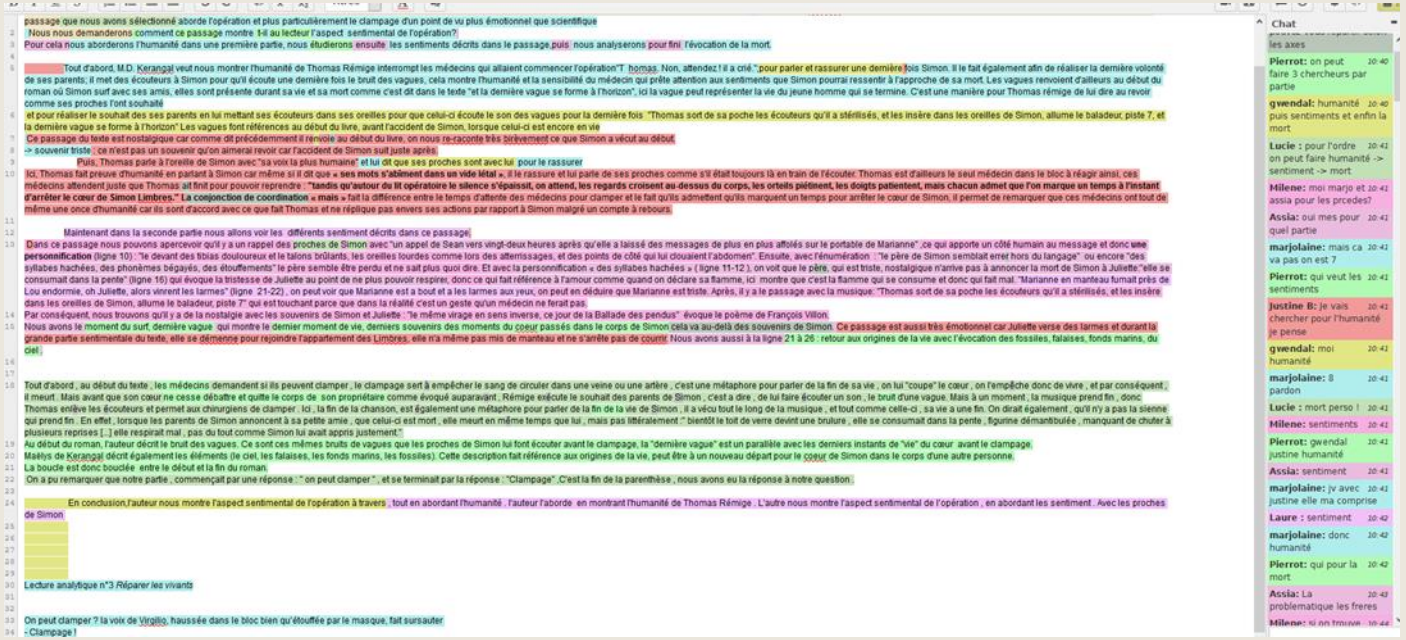
- p62-65 (« - Votre fils est dans un état grave… d'un coma profond)

- AU CHOIX : p 252-255 (« le bloc est prêt…n'existait plus ici ») ATMANE, BELS, BIGAILLON, BORDEZ, BOUDENS, DELQUEUX-THIERRY, DESBIENS, DESMONS, EL ATTAR, KINET

OU p256-259 (« - On peut clamper…. Clampage ! ») BOIDIN, BOUCETTA, CALLENS, CASTELAIN, CHASTIN, COUSSAERT, DECHERF, DUHEM, DUMONT

- l'excipit p297-298 (« Le travail de suture est enfin achevé… il est cinq heures quarante-neuf. »)




passage que nous avons sélectionné aborde l'opération et plus particulièrement le clampage d'un point de vu plus émotionnel que scientifique
Nous nous demanderons comment ce passage montre t-il au lecteur l'aspect sentimental de l'opération?
Pour cela nous aborderons l'humanité dans une première partie, nous étudierons ensuite les sentiments décrits dans le passage,puis nous analyserons pour fini l'évocation de la mort.

Tout d'abord, M.D. Kerangal veut nous montrer l'humanité de Thomas Rémige interrompt les médecins qui allaient commencer l'opération"T homas, Non, attendez ! il a crié ","pour parler et rassurer une dernière fois Simon. Il le fait également afin de réaliser la dernière volonté de ses parents; il met des écouteurs à Simon pour qu'il écoute une dernière fois le bruit des vagues, cela montre l'humanité et la sensibilité du médecin qui prête attention aux sentiments que Simon pourrai ressentir à l'approche de sa mort. Les vagues renvoient d'ailleurs au début du roman où Simon surf avec ses amis, elles sont présente durant sa vie et sa mort comme c'est dit dans le texte "et la dernière vague se forme à l'horizon", ici la vague peut représenter la vie du jeune homme qui se termine. C'est une manière pour Thomas rémige de lui dire au revoir comme ses proches l'ont souhaité
et pour réaliser le souhait des ses parents en lui mettant ses écouteurs dans ses oreilles pour que celui-ci écoute le son des vagues pour la dernière fois "Thomas sort de sa poche les écouteurs qu'il a stérilisés, et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7, et la dernière vague se forme à l'horizon" Les vagues font références au début du livre, avant l'accident de Simon, lorsque celui-ci est encore en vie
Ce passage du texte est nostalgique car comme dit précédemment il renvoie au début du livre, on nous re-raconte très brièvement ce que Simon a vécut au début.
-> souvenir triste : ce n'est pas un souvenir qu'on aimerai revoir car l'accident de Simon suit juste après.
Puis, Thomas parle à l'oreille de Simon avec "sa voix la plus humaine" et lui dit que ses proches sont avec lui pour le rassurer
Ici, Thomas fait preuve d'humanité en partant à Simon car même si il dit que « **ses mots s'ablment dans un vide létal** », il le rassure et lui parle de ses proches comme s'il était toujours là en train de l'écouter. Thomas est d'ailleurs le seul médecin dans le bloc à réagir ainsi, ces médecins attendent juste que Thomas ait fini pour pouvoir reprendre ; "**tandis qu'autour du lit opératoire le silence s'épaissit, on attend, les regards croisent au-dessus du corps, les orteils piétinent, les doigts patientent, mais chacun admet que l'on marque un temps à l'instant d'arrêter le cœur de Simon Limbres.**" **La conjonction de coordination « mais »** fait la différence entre le temps d'attente des médecins pour clamper et le fait qu'ils admettent qu'ils marquent un temps pour arrêter le cœur de Simon, il permet de remarquer que ces médecins ont tout de même une once d'humanité car ils sont d'accord avec ce que fait Thomas et ne réplique pas envers ses actions par rapport à Simon malgré un compte à rebours.

Maintenant dans la seconde partie nous allons voir les différents sentiment décrits dans ce passage;
Dans ce passage nous pouvons apercevoir qu'il y a un rappel des proches de Simon avec "un appel de Sean vers vingt-deux heures après qu'elle a laissé des messages de plus en plus affolés sur le portable de Marianne" ,ce qui apporte un côté humain au message et donc une **personnification** (ligne 10) ; "le devant des tibias douloureux et le talons brûlants, les oreilles lourdes comme lors des atterrissages, et des points de côté qui lui clouaient l'abdomen". Ensuite, avec l'énumération : "le père de Simon semblait errer hors du langage" ou encore "des syllabes hachées, des phonèmes bégayés, des étouffements" le père semble être perdu et ne sait plus quoi dire. Et avec la personnification « des syllabes hachées » (ligne 11-12), on voit que le père, qui est triste, nostalgique n'arrive pas à annoncer la mort de Simon à Juliette;"elle se consumait dans la pente" (ligne 16) qui évoque la tristesse de Juliette au point de ne plus pouvoir respirer, donc ce qui fait référence à l'amour comme quand on déclare sa flamme, ici montre que c'est la flamme qui se consume et donc qui fait mal. "Marianne en manteau fumait près de Lou endormie, oh Juliette, alors vinrent les larmes" (ligne 21-22) , on peut voir que Marianne est a bout et a les larmes aux yeux, on peut en déduire que Marianne est triste. Après, il y a le passage avec la musique: "Thomas sort de sa poche les écouteurs qu'il a stérilisés, et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7" qui est touchant parce que dans la réalité c'est un geste qu'un médecin ne ferait pas.
Par conséquent, nous trouvons qu'il y a de la nostalgie avec les souvenirs de Simon et Juliette ; "le même virage en sens inverse, ce jour de la Ballade des pendus" évoque le poème de François Villon.
Nous avons le moment du surf, dernière vague qui montre le dernier moment de vie, derniers souvenirs des moments du cœur passés dans le corps de Simon,cela va au-delà des souveniers de Simon. Ce passage est aussi très émotionnel car Juliette verse des larmes et durant la grande partie sentimentale du texte, elle se démenne pour rejoindre l'appartement des Limbres, elle n'a même pas mis de manteau et ne s'arrête pas de courrir. Nous avons aussi à la ligne 21 à 26 : retour aux origines de la vie avec l'évocation des fossiles, falaises, fonds marins, du ciel ;

Tout d'abord , au début du texte , les médecins demandent si ils peuvent clamper ; le clampage sert à empêcher le sang de circuler dans une veine ou une artère , c'est une métaphore pour parler de la fin de sa vie , on lui "coupe" le cœur , on l'empêche donc de vivre ; et par conséquent , il meurt . Mais avant que son cœur ne cesse débattre et quitte le corps de son propriétaire comme évoqué auparavant , Rémige exécute le souhait des parents de Simon , c'est a dire , de lui faire écouter un son ,le bruit d'une vague. Mais à un moment , la musique prend fin , donc Thomas enlève les écouteurs et permet aux chirurgiens de clamper . Ici , la fin de la chanson, est également une métaphore pour parler de la fin de la vie de Simon , il a vécu tout le long de la musique , et tout comme celle-ci , sa vie a une fin. On dirait également , qu'il n'y a pas la sienne qui prend fin . En effet , lorsque les parents de Simon annoncent à sa petite amie , que celui-ci est mort , elle meurt en même temps que lui , mais pas littéralement :" bientôt le toit de verre devint une brulure , elle se consumait dans la pente , figurine démantibulée , manquant de chuter à plusieurs reprises [...] elle respirait mal , pas du tout comme Simon lui avait appris justement."
Au début du roman, l'auteur décrit le bruit des vagues. Ce sont ces mêmes bruits de vagues que les proches de Simon lui font écouter avant le clampage, la "dernière vague" est un parallèle avec les derniers instants de "vie" du cœur avant le clampage.
Maëlys de Kerangal décrit également les éléments (le ciel, les falaises, les fonds marins, les fossiles). Cette description fait référence aux origines de la vie, peut être à un nouveau départ pour le cœur de Simon dans le corps d'une autre personne.
La boucle est donc bouclée entre le début et la fin du roman.
On a pu remarquer que notre partie , commençait par une réponse : " on peut clamper " , et se terminait par la réponse : "Clampage" ,C'est la fin de la parenthèse , nous avons eu la réponse à notre question

En conclusion,l'auteur nous montre l'aspect sentimental de l'opération à travers , tout en abordant l'humanité , l'auteur l'aborde en montrant l'humanité de Thomas Rémige . L'autre nous montre l'aspect sentimental de l'opération , en abordant les sentiment . Avec les proches de Simon

Lecture analytique n°3 *Réparer les vivants*

On peut clamper ? la voix de Virgilio, haussée dans le bloc bien qu'étouffée par le masque, fait sursauter
- Clampage !

Chat
les axes
Pierrot: on peut faire 3 chercheurs par partie 10:40
gwendal: humanité puis sentiments et enfin la mort 10:40
Lucie : pour l'ordre on peut faire humanité -> sentiment -> mort 10:41
Milene: moi marjo et assia pour les prcedes? 10:41
Assia: oui mes pour quel partie 10:41
marjolaine: mais ca va pas on est 7 10:41
Pierrot: qui veut les sentiments 10:41
Justine B: je vais chercher pour l'humanité je pense 10:41
gwendal: moi humanité 10:41
marjolaine: 8 pardon 10:41
Lucie : mort perso ! 10:41
Milene: sentiments 10:41
Pierrot: gwendal justine humanité 10:41
Assia: sentiment 10:41
marjolaine: jv avec justine elle ma comprise 10:41
Laure : sentiment 10:42
marjolaine: donc humanité 10:42
Pierrot: qui pour la mort 10:42
Assia: La problematique les freres 10:43
Milene: si on trouve 10:44

passage que nous avons sélectionné aborde l'opération et plus particulièrement le clampage d'un point de vu plus émotionnel que scientifique
Nous nous demanderons comment ce passage montre t-il au lecteur l'aspect sentimental de l'opération?
Pour cela nous aborderons l'humanité dans une première partie, nous étudierons ensuite les sentiments décrits dans le passage,puis nous analyserons pour fini l'évocation de la mort.

Tout d'abord, M.D. Kerangal veut nous montrer l'humanité de Thomas Rémige interrompt les médecins qui allaient commencer l'opération"T homas, Non, attendez ! il a crié ","pour parler et rassurer une dernière fois Simon. Il le fait également afin de réaliser la dernière volonté de ses parents; il met des écouteurs à Simon pour qu'il écoute une dernière fois le bruit des vagues, cela montre l'humanité et la sensibilité du médecin qui prête attention aux sentiments que Simon pourrai ressentir à l'approche de sa mort. Les vagues renvoient d'ailleurs au début du roman où Simon surf avec ses amis, elles sont présente durant sa vie et sa mort comme c'est dit dans le texte "et la dernière vague se forme à l'horizon", ici la vague peut représenter la vie du jeune homme qui se termine. C'est une manière pour Thomas rémige de lui dire au revoir comme ses proches l'ont souhaité
et pour réaliser le souhait des ses parents en lui mettant ses écouteurs dans ses oreilles pour que celui-ci écoute le son des vagues pour la dernière fois "Thomas sort de sa poche les écouteurs qu'il a stérilisés, et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7, et la dernière vague se forme à l'horizon" Les vagues font références au début du livre, avant l'accident de Simon, lorsque celui-ci est encore en vie
Ce passage du texte est nostalgique car comme dit précédemment il renvoie au début du livre, on nous re-raconte très brièvement ce que Simon a vécut au début
-> souvenir triste : ce n'est pas un souvenir qu'on aimerai revoir car l'accident de Simon suit juste après
Puis, Thomas parle à l'oreille de Simon avec "sa voix la plus humaine" et lui dit que ses proches sont avec lui pour le rassurer
Ici, Thomas fait preuve d'humanité en parlant à Simon car même si il dit que **« ses mots s'abîment dans un vide létal »**, il le rassure et lui parle de ses proches comme s'il était toujours là en train de l'écouter. Thomas est d'ailleurs le seul médecin dans le bloc à réagir ainsi, ces médecins attendent juste que Thomas ait finit pour pouvoir reprendre : **"tandis qu'autour du lit opératoire le silence s'épaissit, on attend, les regards croisent au-dessus du corps, les orteils piétinent, les doigts patientent, mais chacun admet que l'on marque un temps à l'instant d'arrêter le cœur de Simon Limbres." La conjonction de coordination « mais »** fait la différence entre le temps d'attente des médecins pour clamper et le fait qu'ils admettent qu'ils marquent un temps pour arrêter le cœur de Simon, il permet de remarquer que ces médecins ont tout de même une once d'humanité car ils sont d'accord avec ce que fait Thomas et ne réplique pas envers ses actions par rapport à Simon malgré un compte à rebours.

Maintenant dans la seconde partie nous allons voir les différents sentiment décrits dans ce passage.
Dans ce passage nous pouvons apercevoir qu'il y a un rappel des proches de Simon avec "un appel de Sean vers vingt-deux heures après qu'elle a laissé des messages de plus en plus affolés sur le portable de Marianne" ,ce qui apporte un côté humain au message et donc une **personnification** (ligne 10) : "le devant des tibias douloureux et le talons brûlants, les oreilles lourdes comme lors des atterrissages, et des points de côté qui lui clouaient l'abdomen". Ensuite, avec l'énumération : "le père de Simon semblait errer hors du langage" ou encore "des syllabes hachées, des phonèmes bégayés, des étouffements" le père semble être perdu et ne sait plus quoi dire. Et avec la personnification « des syllabes hachées » (ligne 11-12), on voit que le père, qui est triste, nostalgique n'arrive pas à annoncer la mort de Simon à Juliette."elle se consumait dans la pente" (ligne 16) qui évoque la tristesse de Juliette au point de ne plus pouvoir respirer, donc ce qui fait référence à l'amour comme quand on déclare sa flamme, ici montre que c'est la flamme qui se consume et donc qui fait mal. "Marianne en manteau fumait près de Lou endormie, oh Juliette, alors vinrent les larmes" (ligne 21-22) , on peut voir que Marianne est a bout et a les larmes aux yeux, on peut en déduire que Marianne est triste. Après, il y a le passage avec la musique: "Thomas sort de sa poche les écouteurs qu'il a stérilisés, et les insère dans les oreilles de Simon, allume le baladeur, piste 7" qui est touchant parce que dans la réalité c'est un geste qu'un médecin ne ferait pas.
Par conséquent, nous trouvons qu'il y a de la nostalgie avec les souvenirs de Simon et Juliette : "le même virage en sens inverse, ce jour de la Ballade des pendus" évoque le poème de François Villon.
Nous avons le moment du surf, dernière vague qui montre le dernier moment de vie, derniers souvenirs des moments du coeur passés dans le corps de Simon cela va au-delà des souvenirs de Simon. Ce passage est aussi très émotionnel car Juliette verse des larmes et durant la grande partie sentimentale du texte, elle se démenne pour rejoindre l'appartement des Limbres, elle n'a même pas mis de manteau et ne s'arrête pas de courir. Nous avons aussi à la ligne 21 à 26 : retour aux origines de la vie avec l'évocation des fossiles, falaises, fonds marins, du ciel ,

Tout d'abord , au début du texte , les médecins demandent si ils peuvent clamper , le clampage sert à empêcher le sang de circuler dans une veine ou une artère , c'est une métaphore pour parler de la fin de sa vie , on lui "coupe" le cœur , on l'empêche donc de vivre , et par conséquent , il meurt . Mais avant que son cœur ne cesse débattre et quitte le corps de son propriétaire comme évoqué auparavant , Rémige exécute le souhait des parents de Simon , c'est a dire , de lui faire écouter un son , le bruit d'une vague. Mais à un moment , la musique prend fin , donc Thomas enlève les écouteurs et permet aux chirurgiens de clamper . Ici , la fin de la chanson, est également une métaphore pour parler de la fin de la vie de Simon , il a vécu tout le long de la musique , et tout comme celle-ci , sa vie a une fin. On dirait également , qu'il n'y a pas la sienne qui prend fin . En effet , lorsque les parents de Simon annoncent à sa petite amie , que celui-ci est mort , elle meurt en même temps que lui , mais pas littéralement :" bientôt le toit de verre devint une brulure , elle se consumait dans la pente , figurine démantibulée , manquant de chuter à plusieurs reprises [...] elle respirait mal , pas du tout comme Simon lui avait appris justement."
Au début du roman, l'auteur décrit le bruit des vagues. Ce sont ces mêmes bruits de vagues que les proches de Simon lui font écouter avant le clampage, la "dernière vague" est un parallèle avec les derniers instants de "vie" du cœur avant le clampage.
Maëlys de Kerangal décrit également les éléments (le ciel, les falaises, les fonds marins, les fossiles). Cette description fait référence aux origines de la vie, peut être à un nouveau départ pour le coeur de Simon dans le corps d'une autre personne.
La boucle est donc bouclée entre le début et la fin du roman.
On a pu remarquer que notre partie , commençait par une réponse : " on peut clamper " , et se terminait par la réponse : "Clampage" ,C'est la fin de la parenthèse , nous avons eu la réponse à notre question.

En conclusion,l'auteur nous montre l'aspect sentimental de l'opération à travers , tout en abordant l'humanité . l'auteur l'aborde en montrant l'humanité de Thomas Rémige . L'autre nous montre l'aspect sentimental de l'opération , en abordant les sentiment . Avec les proches de Simon

Lecture analytique n°3 *Réparer les vivants*

On peut clamper ? la voix de Virgilio, haussée dans le bloc bien qu'étouffée par le masque, fait sursauter

Chat

est montré l'intimité de Simon dans cet extrait?

marjolaine: mouais 10:47

Pierrot: on doit inclure les proches dans la partie sentimentale 10:48

Pierrot: on doit inclure les proches dans la partie sentimentale 10:48

Lucie : d'accord avec pedro 10:48

marjolaine: pareil 10:48

marjolaine: mais faut pas que ca soit que ca 10:49

Pierrot: qqlpour résumer texte dans lintro 10:49

marjolaine: prcq dans le texte il fait ecouter de la musiquye a simon comme si il etait encore vivant et ressentais des choses 10:49

Pierrot: exact 10:49

Lucie : (milene essaie de faire le resumé) 10:50

Lucie : gwendal , c'est pas forcement par pitié , il a juste acocmpplis le souhait de sa mere 10:52

Pierrot: c le passage où justement ils stoppent le clampage 10:53

Pierrot: le passage est un aparté sentimentale dans l'épisode de l'opération 10:55

Pierrot: *sentimental 10:55

Lucie : oui , on coupe un peut l'aspect methodique et scientifique de la chose 10:55

Tâche finale *Réparer les vivants* (partie I)

1) Qu'est-ce qui manque dans le texte selon vous ? Qu'imaginez-vous d'autre ?

Supports pour aider votre réflexion : tableau de présence des personnages, tableau sur les transitions entre chapitres, carte les familles de personnages, synthèse sur le rythme narratif, résumé du roman.

2) Constituez des groupes (librement, pas plus de 4) pour greffer dans le roman ce que vous imaginez
- ⇨ Demandez-vous où vous placerez vos greffes
- ⇨ Écrivez vos textes
- ⇨ Publiez sur les forums dédiés sur l'ENT, relisez-vous, améliorez vos versions en fonction des commentaires de autres groupes

3) Sur Twine, réalisez votre roman augmenté

Tâche finale *Réparer les vivants* (partie I)

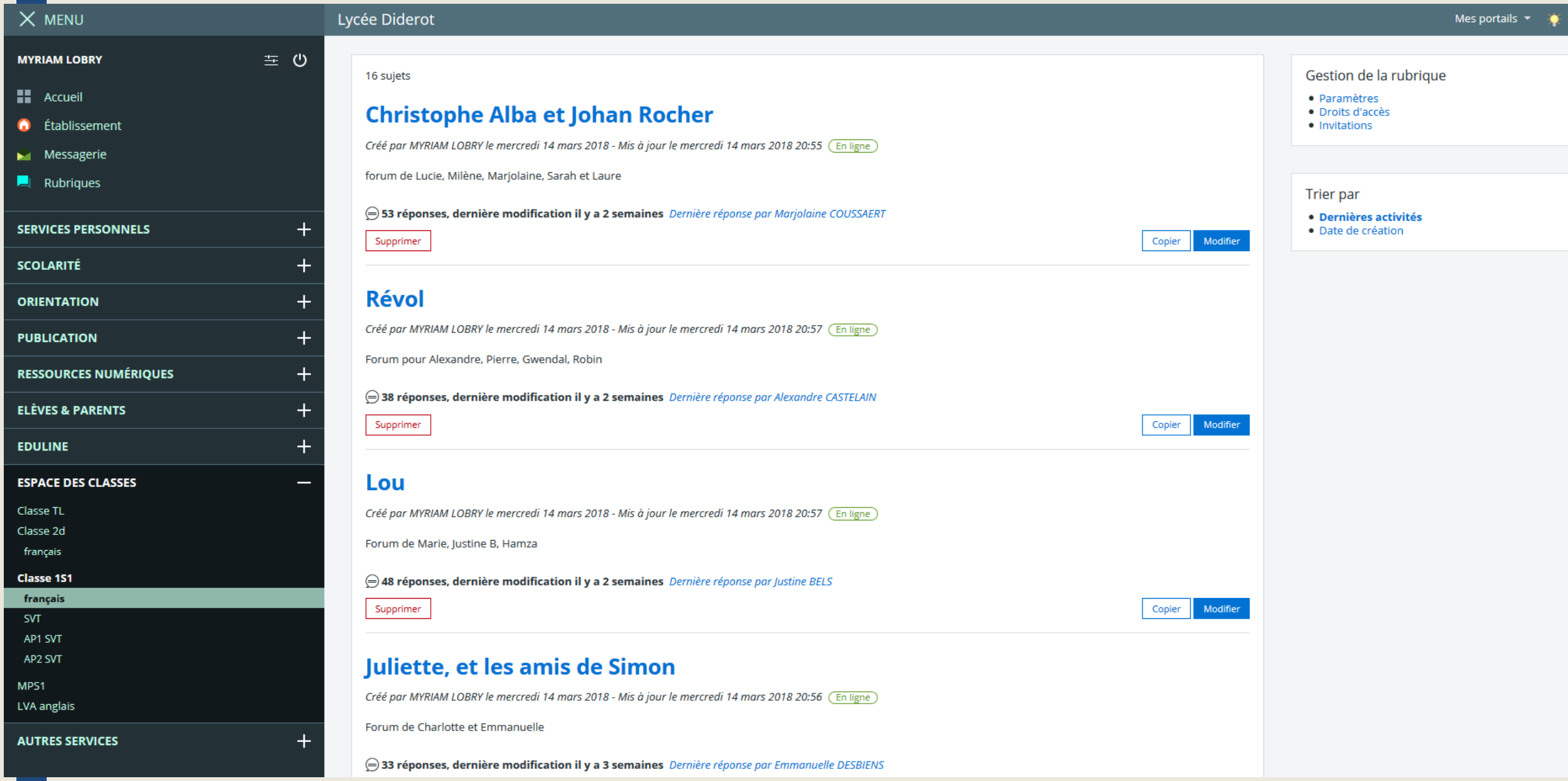
1) Qu'est-ce qui manque dans le texte selon vous ? Qu'imaginez-vous d'autre ?

Supports pour aider votre réflexion : tableau de présence des personnages, tableau sur les transitions entre chapitres, carte les familles de personnages, synthèse sur le rythme narratif, résumé du roman.

2) Constituez des groupes (librement, pas plus de 4) pour greffer dans le roman ce que vous imaginez
- ⇨ Cherchez dans la littérature des textes qui ont déjà traité le sujet, le type de scène que vous voulez ajouter
- ⇨ Écrivez vos textes, greffez des citations, des références
- ⇨ Publiez sur les forums dédiés sur l'ENT, relisez-vous, améliorez vos versions en fonction des commentaires de autres groupes

3) Sur Twine, réalisez votre roman augmenté

La tâche finale : en groupe, ajouter des chapitres au roman pour créer un récit interactif.



V) ils vont aller à l'enterrement de Simon (p.300)

Supprimer

Milène, je pense que les fois de chapitre ne sont pas judicieux car l'histoire se déroule en 24 heures. Christophe et Johan n'auront pas eu le temps de se rétablir, je pense qu'ils ne seront même pas sortis de l'hôpital.

Supprimer

Pour ma part, j'avais commencé un chapitre où Chris et Johan sont dans leurs lits d'hôpital. Ils culpabilisent sur l'accident et la mort de Simon tout en se remémorant de bons souvenir avec lui.

Je compte le placer entre les pages 86 et 87, car il vient après la discussion entre Marianne et les parents de Christophe et Johan sans couper l'appel téléphonique de Révol à Rémige et qu'il serait bien placé dans le moment de la journée (après que leurs parents les aient informé de l'état de Simon).

En texte, j'avais repéré :
- *Honte, culpabilité et traumatisme* d'Albert Ciccone et Alain Ferrant
- *La culpabilité, l'émotion qui tue* de Gilles Gandy
- *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas

Et des citations :
- La culpabilité est comme la cigarette, elle tue lentement mais sûrement. (Eric Koninckx)
- La culpabilité n'est, après tout, qu'un sentiment de compassion à l'égard de la détresse et du malheur que l'on a causés. (Valère Staraselski)
- Ce n'est pas le mal, mais le bien, qui engendre la culpabilité.

Supprimer

C'est une bonne idée Justine.

Qu'en pense le groupe?

A quel texte pensez-vous dans les Trois mousquetaires?

MYRIAM LOBRY *Créé hier, à 21:31*

Supprimer

C'est glauque quand même je sais que c'est déprimant de perdre son pote mais pas au point de se suicider lol ça peut faire un bon truc

Un travail d'écriture par strates sur forum

Du coup je suis perdu xD — ***Luca B***

Merci pour votre participation cœur sur toi Assia prck tu as dit que ct bien XD

Supprimer

Oui c'est vrai — ***Assia E***

Supprimer

Oui elle le fait mais pas beaucoup elle le fait seulement dans certaines situations un peu c'est bien mais pas trop — ***Marjan***

Supprimer

Moi je pense que Luca a raison d'utiliser des mots qui sont familiers car M.de Kerangal le fait aussi — ***Assia E***

Supprimer

Lucas, je pense que c'est un bon chapitre mais il faut peut être éviter le langage un peu familier de la part de l'auteur par ce que M.de kerangal emploie pas tellement de mots familier "bahut" — ***Marjan***

Supprimer

Luca fait attention au temps elle parle au présent et à certains moments tu t'es trompé de temps comme "qu'il avait ses parents à convaincre" il faut mettre "qu'il a ses parents à convaincre" puis enlèves les guillemets si tu peux — ***Milène***

Supprimer

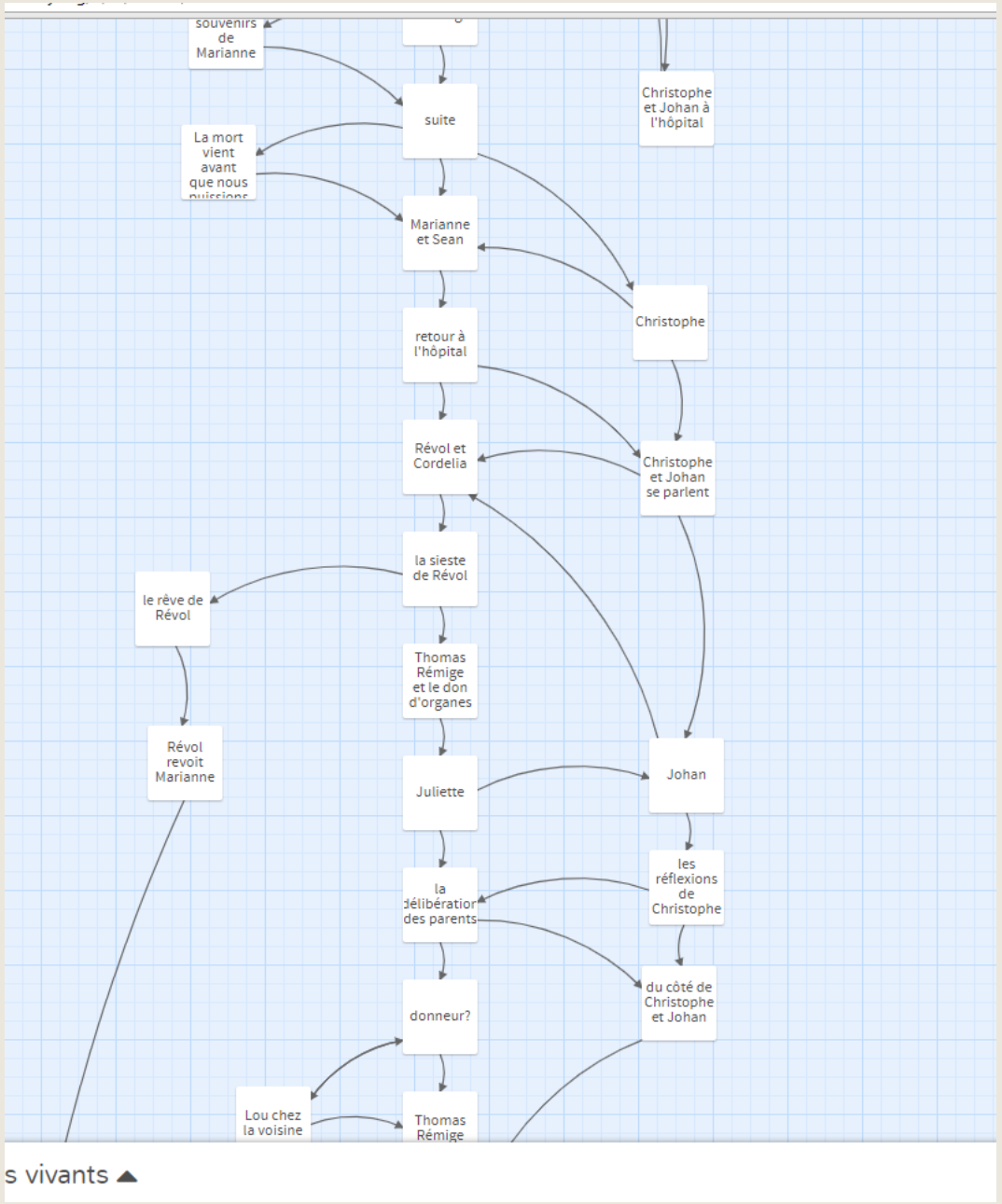
Le temps que Thomas Rémige décroche et fasse la conversation, Marianne, qui au départ (sembler) **comme c'est un narrateur omniscient , il sait tout** muette après l'annonce du médecin,les yeux fixée sur ses pensées, sans rien voir au dehors, sans antendre aucun bruit, prévient Sean et décide de se dirigé vers les toilettes de l'hôpital, fatigué par les éventements produits , ainsi que l'annonce du médecin. Tout cela la dépasse, elle n'en peut plus, elle commence a avoir mal à la tête et à tremblé, ses jambes ne tienne plus. Cette souffrance la pousse à prendre des cachets, qu'elle sort de son sac, et prend au distributeur un gobelet d'eau situé juste en face, avant l'entrée des toilettes.

Elle retourne ensuite dans les toilettes ou elle se regarde dans le miroir de la pièce et ne se reconnaît plus. En quelque heure le visage de Marianne c'est déformé. Des traits de fatigue se dessine sur son visage, des poches où des cernes ?
Elle même avait du mal à les distinguer. Elle s'appuie contre le mur, s'accroupit, puis s'assoie par terre, ses mains sur son visage,seul, inconnu, le dos courbé , les mains croisé, Triste. laissant coulée ses larmes et son mascara, sans voir les lumières qui descendent vers Harfleur (?) .
Quand tout à coup, elle froisse son gobelet, et se met à crié à hurlé comme une femme dont on arrache le cœur. Et elle part dans une crise de nerf absolu, une crise d'angoisse comme le cri de Edvard Munch.

Marianne commence a tremblé, a hurlé de plus en plus, elle ne supportait plus à l'idée que son fils soit dans le coma. La voix de Thomas Rémige qui résonna et se répéta plusieurs fois dans sa tête.
-Il s'agit d'un coma profond.
-Il s'agit d'un coma profond..
A cette instant Marianne se dit – Demain, dés l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai vois-tu, j'irai par la montage Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps. (Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées.Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit. Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées. Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe. Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur.) ...Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe. Un bouquet de houx vert de bruyère en fleur.

Chaque seconde pour elle est un enfer, elle est tellement triste, voir son enfant dans le coma, à moitié mort c'est Marie-Madeleine devant le corps du christ mort. C'est une Marianne détruite, qui ne voit plus que la douleur et la souffrance de perde son fils.Au fond d'elle, elle espéré que se ne soit qu'un simple cauchemar, et qu'en se réveillant elle serai soulagée. Puis on entant de l'autre coté du couloir des pas qui arrivent vers les toilettes. C'était Sean, au même moment Marianne sort des toilettes toute effondrée. Quand les yeux de Sean et Marianne se croisent, Sean a tout de suite su que Marianne s'était mise à pleuré il décide alors de la prendre dans ces bras pour la réconforté
-Calme toi tout va bien ce passé. Même si au fond de lui, lui aussi était effondré

j'ai dispersé sur tout le texte la citation sur le dormeur du val.



Réalisation du livre enrichi avec Twine

Le temps que Thomas Rémige décroche et fasse la conversation, Marianne, qui au départ était muette, et ne savait pas comment réagir après l'annonce du médecin, prévient Sean et se dirige vers les toilettes de l'hôpital, fatiguée et bouleversée par les éventements produits , ainsi que par l'annonce du médecin. Tout cela la dépasse, elle n'en peut plus, elle commence à avoir mal à la tête et à tremblé, ses jambes ne tiennent plus. Cette souffrance la pousse à prendre des cachets, qu'elle sort de son sac, et prend un verre d'eau situé juste en face, avant l'entrée des toilettes.

Elle retourne ensuite dans les toilettes ou elle se regarde dans le miroir de la pièce et ne se reconnaît plus. En quelques heures le visage de Marianne a changé, s'est déformé. Des traits de fatigue se dessinent sur son visage, des poches ou des cernes ?
Elle même avait du mal à les distinguer. Elle s'appuie contre le mur, s'accroupit, puis s'assoit par terre, ses mains sur son visage, laissant couler ses larmes et des tâches noir de son mascara qui apparaissent sur son visage.
Quand tout à coup, elle froisse son gobelet, et se met à crier à hurler comme une femme dont on arrache le

Une fois de retour à la maison, Lou monte directement dans sa chambre afin de ranger ses poupées. C'est à ce moment qu'elle repense à ce que lui a dit sa maman à propos de Simon. Elle se demande alors quand il va rentrer, car elle aimerait tant papoter avec lui en attendant. En la voyant, Lou décide parler avec la peluche que son frère lui avait offerte pour son anniversaire, comme elle l'aurait fait avec lui. Elle se souvint qu'il lui avait résumé un livre qu'il avait dû lire pour l'école ; l'histoire étrange d'un homme, Samuel, qui était seul pour son anniversaire et avait décidé de téléphoner au numéro de la maison quand il avait 10 ans. Lorsqu'il appela c'est lui à cet âge-là qui lui répondit et lui fit prendre confiance en lui ; ce qui lui permit d'améliorer sa vie.

Non seulement Lou est sûre que Simon l'entend puisque c'est lui qui a acheté la peluche, qui lui a raconté l'histoire et lui a dit « si toi aussi, un jour tu es triste, confie-toi à cette peluche, elle te réconfortera car ce sera comme si tu te confiais à moi ». Il pourra ainsi l'aider à faire ses devoirs et répondre aux différentes questions qu'une fillette de son âge peut se poser. Par exemple, que se passe-t-il quand on est mort ?

Marianne un peu inquiète va la voir et là, elle entend sa fille raconter sa journée chez la voisine. Elle ouvre la porte et lui demande avec qui elle discute. Lou, étonnée, se retourne et répond qu'elle ne parle à personne et qu'elle jouait avec ses peluches. Marianne insiste et la questionne sur la raison pour laquelle la voisine la surnomme "Cosette et sa poupée". Surprise, Lou la regarde avec ses grands yeux verts et affirme qu'elle ne sait pas et que c'est peut-être parce qu'elle jouait plus avec une poupée qu'avec les autres. Marianne change alors de sujet et veut l'aider pour ses devoirs mais la petite refuse car elle préfère que ce soit Simon, il va doucement dans ses explications et l'a habituée à les faire en avance, afin qu'elle soit tranquille plus tard et puisse jouer avec ses poupées ou avec ses peluches. De plus, elle les a déjà faits avec lui la veille, juste avant qu'il parte.

Turns: 1: Lou et sa poupée

Ses yeux se posent sur le mouvement des vagues reflété par une lumière rougeâtre .Juliette avance , guidée par ses mouvements. Elle avance encore , -lentement- , ne quittant pas la mer des yeux , elle fait le vide dans son esprit . Premier contact avec l'eau . La céruse écumante des vagues entoure ses pieds , son corps . Juliette quittant son état second , ouvre les yeux .Quand les avait-elle fermés ? Que s'apprêtait -elle à faire ? Comme prise d'une panique inutile , Juliette s'affole avec des mouvements brusques , ses jambes et ses poignets la font souffrir , sa panique n'est que plus grande , puis son regard affolé s'attarde vers le bas . Des gouttes de soie rouge glissent le long des ses mollets et viennent se mélanger avec l'eau - puis disparaissent - . Ce spectacle la fige et , de la même manière que son sang , une larme épouse sa joue . Pas deux , ni trois , juste une - celle de trop - . Un cri parvient à ses oreilles , qui est -ce ?! Juliette se retourne , rien ...c'était- elle ? L'odeur des vagues lui arrive au visage , Simon ?! De nouveau face à la mer plus seule que jamais , elle crie . Pourquoi ?! La grande question . Pourquoi l'a t-il laissée ?! Pourquoi avait-il fuit ? Pourquoi partir de sa vie , alors qu'il aurait du être sa vie ?! Il l'avait été . Ses lamentations déferlent sur les vagues qui elles , continuent leur rythme las et puissant . Juliette accuse le ciel de l'avoir repris , la mer de l'avoir emporté ... et elle ? De l'avoir laissé partir . Le bruits des vagues étouffent ses pleurs . Quand s'était -elle mise à pleurer ? - C'en est trop - Elle s'étreint , se griffe, se frappe comme possédée par le Horla qui la suit depuis qu'il est partit . Ses yeux se posent sur sa peau meurtrie - elle se fige- et s'écroule . Affalée dans la faible profondeur de l'eau, ses yeux se ferment . Et , apaisée par le silence qui la berce, étrangement , elle sourit .

suite 5

Tous les flots des marines du mur pourraient se déverser dans les assiettes, avec la céruse écumante des vagues. Le fond resterait toujours bleu, derrière le soleil trop éclatant du cadre. Dans la maison, assez calme pour un pareil temps, chacun se retourna pour savoir d'où venait ce bruit, ce mouvement.
Car personne n'était dans le secret, que celui dont l'œil inquiet ne quittait plus le carré blanc de la fenêtre, et, dans les rideaux soulevés par sa poitrine émue, celui qui n'était venu là que pour voir et non pas être vu. Reverdy

L'intention de mon roman n'est pas de dénoncer quoi que ce soit, il a un but symbolique et un peu scientifique ; montrer la vision scientifique et médicale comme elle est réellement ainsi que de donner ma représentation du cœur, ce que son existence signifie. Le cœur n'est pas qu'un organe, pour moi le cœur ne s'arrête jamais de battre, tout ce qu'il a vécut, ressentit, tout l'amour qu'il a porté, disparaissent-ils, d'un point de vue scientifique, après la mort ? Je ne pense pas. D'après moi, la mort est une phase qui suit celle de la vie, la mort n'est pas si terrifiante que ça, « c'est comme une colombe revêche, fine et alerte, que tous les chasseurs du coin rêvent de débusquer, de tirer, de plumer, de rôtir et de dévorer en bavant. Mais n'ayez crainte, les chasseurs sont trop grossiers, et la bête trop maligne, pour qu'un jour elle se fasse attraper ! » voilà pour moi ce qu'est la mort, je veux vous faire partager ma vision des choses qui pour certaines personnes peut sembler trop rose, trop idéaliste. Le cœur symbolise l'amour, le bonheur, il contient les sentiments des personnes et permet d'aimer les autres. Chaque page permet de trouver les sentiments qu'avait le personnage ainsi que de ressentir malgré sa mort, on vit l'histoire avec les personnages.

Cette histoire peut à la fois émouvoir mais aussi aider les personnes qui se posent encore des questions sur le don d'organes. Je sais que certaines personnes ne savent pas encore s'ils sont donneurs ou ils n'en parlent pas à leur entourage jusqu'au jour où il est trop tard, je pense que lorsqu'une personne meut, elle a conscience qu'elle ne reviendra pas, alors pourquoi ne pas faire le don de ses organes sachant qu'elle est définitivement morte et qui ne peut plus s'en servir, autant aider ceux qui peuvent survivre, le fait de faire don de ses organes est pour moi une façon de faire revivre la personne décédée, de la ressuscité d'une certaine manière, un peu comme les croyances bouddhistes.

En écrivant ce livre, j'ai ressenti la peur que les médecins ont mais aussi la tristesse des parents et surtout j'étais dans la tête et dans le cœur de Simon.

Dans mon livre, je traite de la mort. Cependant, je ne suis pas première à en parler d'ailleurs, je fais beaucoup de référence à certaines œuvres, notamment *Le Dormeur Du Val* d'Arthur Rimbaud, mais aussi à des peintures et à la religion.

Je parle aussi du don d'organes qui, d'après moi, est un sujet important sur lequel il faut parler. Tout le monde est libre d'être donneur ou non, si la personne est décédée sans avoir annoncé son choix, la famille choisit, sinon cela dépend du choix de la personne. Je parle aussi du ressenti familiale, ce dont la famille de la personne décédée ressent par rapport à la mort de la personne ainsi que sur le don de ses organes.

J'ai écrit ce livre en hommage à mon neveu qui est décédée, dans ce livre j'ai voulu raconté son histoire. J'ai déjà ressenti les sentiments que les proches de la victime peuvent avoir après un accident comme celui-ci car je suis moi-même concernée. Cet enfant n'a pas eu la chance de vivre sa vie comme il aurait dû, il est partit trop tôt. Écrire ce livre m'a permis de faire le deuil, de me libérer, de faire part de mes sentiments, mes ressentis, mes pensées.

Écrire la préface du livre enrichi.